

IRIS

L'Entre-deux
et
l'Imaginaire

IRIS

ISSN : 2779-2005

Éditeur : UGA Éditions

37 | 2016

L'entre-deux et l'imaginaire

Claude Fintz

 <https://publications-prairial.fr/iris/index.php?id=74>

Référence électronique

« L'entre-deux et l'imaginaire », *IRIS* [En ligne], mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 22 février 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/iris/index.php?id=74>

Droits d'auteur

CC BY-SA 4.0

228 pages — Format 16 x 24 cm

: 978-2-84310-330-8

DOI : 10.35562/iris.74



Ce numéro spécial s'inscrit dans une filiation libre par rapport au travail de François Jullien, philosophe et sinologue. Ce dernier donne à la question de *l'entre* une dimension philosophique et il en fait un outil épistémologique, en proposant le concept exploratoire, fécond et aventureux, « d'écart ». Contrairement à la notion de différence, qui reste à la remorque de l'identité, *l'entre* met en tension ce qu'il sépare. *L'entre* – tel qu'il le théorise – n'est plus réduit au statut d'intermédiaire, entre le plus et le moins, mais se déploie comme « l'à travers ». *L'entre* (écart vide mais plein de potentialités) n'est pas non plus réductible à la catégorie de *l'inter* (espace plein de choses communes, au croisement de deux ensembles), globalement plébiscitée dans les sciences humaines et le comparatisme. *L'entre* permet une pensée de la transformation et du cheminement. Il autorise une fécondité de l'échange (« *après des siècles de sujet insulaire et solipsiste, on se met à croire à l'entre de l'entre-nous, celui de l'intersubjectivité* », F. Jullien).

Claude Fintz
Éditorial

Mythologies

Première section : langues, identités et entre-deux

Véronique Costa

Exploration lexicale de « l'entre-deux » : imaginaire de la langue et topique de la pensée

Philippe Blanchet

Le triple enfermement linguistique et l'inventivité de l'entre-les-langues

Sandra Tomc et Sophie Bailly

Être mère, entre tradition et modernité : transmission et transgression des identités de genre dans des interactions familiales

Salah Stétié et Claude Fintz

Vingt-deux questions pour un surplomb

Seconde section : repères théoriques et méthodologiques pour penser l'entre-deux

Jacques Demorgon

L'entre-deux redoublé entre le cosmos et l'humain ou l'intérité cachée

Jean-Jacques Wunenburger

Typologies de l'entre-deux : de l'intervalle au tiers inclus

Daniel Sibony

Fécondité de l'entre-deux

François Jullien et Claude Fintz

De l'entre et de l'imaginaire

Ahmed Kharbouch

Signification et imaginaire : un « entre-deux ». À propos des aspects sémiotiques de l'œuvre de Gilbert Durand

Topiques. — Quatre terrains de travail de l'entre-deux

Carmen Alberdi Urquizu

Entre regrettée et rejetée, une parole en quête de voix

Valentina Anacleria

L'invasion de l'imaginaire du lecteur dans la littérature-monde. Réflexion à partir de la pensée de François Jullien

Fabio Armand

Chamans du Népal, passeurs *intra mundi* bistables. De la liminalité d'un « entre-deux » dans la métensomatose

Marie-Aline Villard et Matthieu Lapeyre

À propos d'une expérience de mouvement partagé avec un robot humanoïde : l'entre-deux comme maintien du vivant

Facettes

Jonathan Fruoco

Image du Docteur dans *Doctor Who* : scientifique ou magicien ?

Comptes rendus

Philippe Walter

Venceslas Kruta, *Le monde des anciens Celtes*

Philippe Walter

Joël Thomas, *Mythanalyse de la Rome antique*

Philippe Walter

Hervé-Pierre Lambert, *Octavio Paz et l'Orient*

Philippe Walter

Emanuela Timotin, *Paroles protectrices, paroles guérisseuses. La tradition manuscrite des charmes roumains (XVII^e-XIX^e siècle)*

Jean-François P. Bonnot

Jean-Simon Desrochers, *Processus Agora. Approche bioculturelle des théories de la création littéraire*

Éditorial

Claude Fintz

Droits d'auteur

All rights reserved

TEXTE

- 1 François Jullien, philosophe et sinologue, écrit : « Aujourd'hui il n'y a plus tant à penser l'être, désormais, qu'à penser l'entre, et cela dans des champs si divers. » (2012, p. 64-65)
- 2 Il donne ainsi à la question de l'entre-deux une dimension philosophique et il en fait un outil épistémologique, en proposant le concept exploratoire, fécond et aventureux, « d'écart ». Contrairement à la notion de différence, qui reste à la remorque de l'identité, l'entre met en tension ce qu'il sépare. L'entre – tel qu'il le théorise – n'est plus réduit au statut d'intermédiaire, entre le plus et le moins, mais se déploie comme « l'à travers ». L'entre (écart vide mais plein de potentialités) n'est pas non plus réductible à la catégorie de l'inter (espace plein de choses communes, au croisement de deux ensembles), globalement plébiscitée dans les sciences humaines et le comparatisme.
- 3 L'entre semble permettre une pensée de la transformation et du cheminement. Il autorise une fécondité de l'échange (« [...] après des siècles de sujet insulaire et solipsiste, on se met à croire à l'entre de l'entre-nous, celui de l'intersubjectivité [...] », Jullien, 2012, p. 5). L'entre-deux est donc à la fois une thématique qui peut se décliner en direction de nombreuses pistes, une façon d'analyser le mouvement de création entre deux pôles, eux-mêmes instables et fluctuants ; mais il initie également et surtout une nouvelle approche heuristique : le savoir et la connaissance sont désormais pris dans un procès, et dans un procès créatif. On cherche alors à rendre compte des (micro) processus d'un phénomène observé – de ses « transformations silencieuses ».
- 4 Rappelons-le : le concept d'*entre-deux* a déjà été exploré, dans un ouvrage éponyme, par Daniel Sibony (1991), mais aussi par le spécia-

liste critique de l'interculturel Jacques Demorgon (Demorgon & Carpentier, 2010) sous la notion d'*interité*¹, où « l'inter » est la réalité première et fondamentale. Il a été préalablement proposé par le psychiatre japonais Kimura Bin (2000) sous le concept d'*aïda*, qui renvoie simultanément à l'espace relationnel, à la relation et aux pôles de cette relation. Penser l'entre-deux métamorphose notre façon d'envisager notre être au monde, dès lors que l'on veut bien reconnaître que ce dernier est interrelationnel. Or ce procès simultané de la connaissance de soi et de l'autre semble émerger d'un imaginaire radical : l'imagination de soi et l'interdépendance entre la vie et les relations humaines semblent saisies dans une même équation.

- 5 Alors que l'épistémologie classique pensait en termes de « topos », il faudrait, pour évoquer ce tiers lieu de l'être et du monde, parvenir à penser plutôt le « koros », la danse, le mouvement, le dépli. Mettant en cause les stéréotypes, la binarité et les impasses de la pensée identitaire, la pensée exploratoire et intégrative de l'entre-deux s'oppose à celle de l'exclusion. Le métissage y est pensé comme (im)pulsion, tension, pli de la pensée, selon la notion forgée par Isabelle Stengers (1987) : des « concepts nomades » paraissent seuls capables d'appréhender une véritable « circulation des savoirs » et des hommes – et utiles pour penser l'imaginaire de façon dynamique.
- 6 Nous postulons en effet que le travail de l'imagin(alis)ation est au cœur de tout processus d'inventivité (peut-être même dans les sciences et technologies). Ce que nous allons analyser dans l'imaginaire, c'est donc moins un concept, des images, des symboles, des mythes qu'un *espace*, un *intervalle*, un *écart* ; ce qui nous intéresse, c'est le travail même de l'imaginaire, en situation, sur des terrains diversifiés. On notera que l'entre-deux crée un espace à construire, à deux ou plusieurs – et non une différence, par rapport à des identités pré-constituées. Cela ouvre un regard neuf sur la façon d'aborder la question de l'identité et de l'altérité, ainsi que de leurs métamorphoses, en contextes. Notre réflexion s'inscrira de manière décisive dans le champ de l'interdisciplinarité car nous demeurons dans le sillage de Gilbert Durand, qui affirme que l'imaginaire est le *lieu de l'entre-savoirs*².
- 7 À l'occasion de cette première exploration de l'entre-deux, nous nous fixerons comme objectif l'observation de l'imaginaire en travail dans

quelques expressions du monde contemporain : celle de l'interculturalité, de la langue et de la littérature, des arts. On se demandera, plus spécifiquement, si le travail de l'imaginaire ne se situerait pas toujours dans un entre-deux et dans la tension qu'il ouvre ; du reste, l'entre pourrait bien être une figuration spatialisée de l'œuvre de l'imaginaire. Nous donnerons ici la parole à des chercheurs de la langue, des sciences sociales et de l'imaginaire qui acceptent de réfléchir à une théorisation renouvelée de leurs champs respectifs, ainsi qu'aux incidences méthodologiques qu'elle implique.

- 8 Une première partie, fondatrice, permettra de structurer la réflexion relative aux manifestations de l'entre-deux, autour de deux sections à caractère théorique et méthodologique.
- 9 Une première section concerne l'observation de l'entre-deux dans la langue et le discours. Une longue réflexion sur la langue et le travail qu'elle effectue (sémantiquement et étymologiquement) sur la notion d'entre-deux pose le décor. L'imaginaire en travail semble se réfléchir dans le travail que la langue effectue au travers des expressions où est impliqué l'entre-deux. C'est une topique de la pensée que Véronique Costa fait surgir des strates de la langue.
- 10 Philippe Blanchet, quant à lui, propose une clé pour sortir de trois enfermements relatifs aux pratiques linguistiques et pour rendre compte de l'inventivité des locuteurs : pour cela, il ravive la conception de « l'entre-langues », ces langues sans statut, intermédiaires entre deux ou plusieurs langues – seules considérées comme des entités distinctes et légitimes. Relevant toujours du champ linguistique et des interactions sociales et discursives, Sandra Tomc et Sophie Bailly, interrogeant la reproduction sociale des identités genrées, se demandent si les mères parviennent à sortir des modèles stéréotypés transmis pour inventer et co-construire un modèle alternatif, à partir des échanges qu'elles ont avec leur enfant adolescent.
- 11 Nous terminerons cette première sous-section avec le témoignage, singulier et éclairant, du poète Salah Stétié, qui appartient à plusieurs mondes ; ce Méditerranéen, homme du milieu, homme-derviche, circule entre les mondes, rendus fluides par le regard surplombant du poète ; mais ce dernier décide résolument d'habiter entre les hommes – et non à côté ou au-dessus d'eux.

- 12 Un second temps de la même section envisage la pensée complexe de l'entre-deux à partir de la philosophie de l'image, de la psychanalyse, de la sémiotique, et du dialogue des langues et des cultures.
- 13 La parole est d'abord donnée à trois fondateurs de la réflexion sur l'entre-deux : Jacques Demorgon, Daniel Sibony et François Jullien ; dans un second temps, elle sera relayée par le philosophe de l'image Jean-Jacques Wunenburger, puis par Ahmed Kharbouch, sémioticien.
- 14 Jacques Demorgon rappelle que l'univers tout entier et l'ensemble du vivant fonctionnent sur le mode de l'interaction et de l'interdépendance, et pas seulement les sociétés humaines. L'entre-deux est en effet notre condition originelle : se refermer dans sa coquille, ce serait contrevenir aux lois qui ont présidé à notre création. Jean-Jacques Wunenburger, pour sa part, s'interroge en philosophe sur le statut ontologique de l'entre-deux et souligne en quoi il incarne la pensée du symbolique et du sacré, à mi-chemin entre le visible et l'invisible : cet opérateur épistémique permet d'approcher la logique du tiers inclus, qui est celle, spécifique, de la modalité imaginaire. Par sa capacité à dépasser l'impasse des fractures de la dualité et des identités, elle pourrait permettre d'expliquer les émergences créatives et certains aspects de l'innovation humaine. De manière similaire, Daniel Sibony voit dans l'entre-deux, concept fondateur de son œuvre, une dynamique qui permet, par l'entremise d'un tiers, de sortir de l'enfermement (identitaire). Quant à François Jullien, après avoir posé quelques utiles jalons méthodologiques pour comprendre sa pensée, il fait la critique de la notion d'entre-deux et de l'imaginaire. Originale enfin est l'entreprise de Ahmed Kharbouch qui tente de faire dialoguer la pensée de Gilbert Durand sur l'imaginaire avec la sémiotique, dessinant ainsi un entre-deux possible de deux disciplines.
- 15 La seconde partie *Topiques* reprend, à partir des travaux de quelques membres du CRI, l'étude de quelques terrains où la dynamique de l'entre-deux est active. Sont tour à tour abordés quatre champs : le cinéma, l'écriture migrante, les rituels chamaniques népalais et la danse.
- 16 Carmele Alberdi Urquizu, évoquant le passage du cinéma muet au parlant, montre comment une voix imaginaire erre toujours, depuis les origines du cinéma, à la recherche de son double, qui est l'image

– au point que toute l'histoire du cinéma pourrait se relire à partir de cet entre-deux. Puis Valentina Anacleria, questionnant l'écriture migrante, à propos du canon littéraire, et dans le contexte de la mondialisation, interroge les conditions de possibilité d'un dialogue des langues et des cultures. Ensuite Fabio Armand, dans une recherche qui s'élabore aux confins de la spiritualité et de la psychologie cognitive, se réfère aux pratiques rituelles du chamanisme népalais : il montre comment le chamane, ce passeur d'âme, évoluant dans l'entre-deux de la mort et des vivants, promeut la pensée d'une ontologie surnaturelle. Enfin, à travers le champ de la danse, Marie-Aline Villard réalise, avec Mathieu Lapeyre, son compère ingénieur, une expérience de mouvement partagé entre des danseurs et un robot humanoïde : la pensée de l'entre-deux, dans ce contexte, se définit comme une pensée de la relation.

- 17 Cette exploration des terrains se poursuivra par un ouvrage aux Presses universitaires de Valenciennes fin 2016, qui montrera, au-delà de notre strict territoire, la fécondité d'une méthodologie touchant aux champs ouverts par l'anthropologie, quand ils sont explorés sous l'angle de l'entre-deux. Nous faisons l'hypothèse que ce regard singulier, scrutant de façon dynamique les entre-deux d'un processus humain ou esthétique, ouvre des perspectives renouvelées de compréhension des réalités socio-anthropologiques.

BIBLIOGRAPHIE

BIN Kimura, 2000, *L'Entre. Une approche phénoménologique de la schizophrénie*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon.

DEMORGON Jacques & CARPENTIER Marie Nelly, 2010, « La recherche interculturelle fondamentale. L'intériorité humaine cachée », dans G. Thésée, N. Carignan et P. R. Carr (dir.), *Les faces cachées de l'interculturelle : la rencontre des porteurs de cultures*, Paris, L'Harmattan, p. 33-54.

JULLIEN François, 2012, *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, 8 décembre 2011, Paris, Galilée.

SIBONY Daniel, 1991, *Entre-deux. L'origine en partage*, Paris, Seuil.

STENGERS Isabelle, 1987, « Complexité. Effet de mode ou problème ? », dans I. Stengers (dir.), *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*, Paris, Seuil, p. 331-351.

NOTES

- 1 Néologisme, traduction du concept japonais *aida*, « entre ».
- 2 Cette expression a été prononcée au colloque international sur la pluridisciplinarité à Paris (Unesco) en avril 1991.

AUTEUR

Claude Fintz
ISA/LITT&ARTS, Université Grenoble Alpes

Mythologies

Première section : langues, identités et
entre-deux

Exploration lexicale de « l'entre-deux » : imaginaire de la langue et topique de la pensée

Lexical Exploration of the In-Between: Linguistic Imaginary and Mind's Topic

Véronique Costa

DOI : 10.35562/iris.1354

Droits d'auteur

All rights reserved

RÉSUMÉS

Français

Associé à l'instabilité et à l'insaisissable, mais aussi aux liens et contacts multiples (entre deux peuples, deux cultures, deux phénomènes), le concept d'entre-deux semble échapper à toute définition construite sur des oppositions binaires. Il figure parmi les notions à la mode. Nous semblons innover « entre ». L'« entre-deux » nous intéresse comme image heuristique. Parce que le lexique est source de questionnement, laboratoire ou observatoire de nos imaginaires, nous proposons ici une exploration lexicale de cet « entre-deux ».

English

Elusive, associated to the instability, but also to multiple relationship and contacts (between two nations, two civilizations, two subjects), the concept of in-between seems to decline any definition built on binary oppositions. This notion is in fashion. It seems that we innovate “between”. The in-between interests us greatly as metaphor and heuristic image. Because the vocabulary originates questions, and appears as a laboratory or an observatory of ours imaginaries, we want to explore the vocabulary of the in-between.

INDEX

Mots-clés

imaginaire linguistique, logique alternative et relationnelle, espace transitionnel, champ de forces, tension, arbitrage, atopos, vide créatif

Keywords

linguistic imaginary, alternative logic and connection, transitional space, magnetic field, tenseness, arbitration, atopos, creative empty space

PLAN

L'entre-deux : acception et usages de la langue

De zone frontalière à zone contact

Du médian à l'intermédiarité

La logique du ni... ni

Une catégorie mêlée ou le clair-obscur de l'entre-deux

De la console à la dentelle : une pièce d'ornement

L'entre-deux de l'arbitrage

L'entre-deux : oscillation entre espace plein et espace vide

L'entre-deux : un terme technique : pont/interposition/inclusion

L'entre-deux : champ d'indétermination

De l'irrésolution à l'équivoque et au louvoiement

L'inconfort de l'entre-deux

« L'entre-deux ne vaut rien » : ou la médiocrité

Un concept à la mode

Les inscriptions toponymiques de l'entre-deux dans la cartographie française

De la réalité géographique des « espaces intermédiaires » à un imaginaire géo-poétique

L'entre-deux : un opérateur épistémologique

Épilogue : un paradigme spatial de plus dans la pensée contemporaine ?

La question du statut de ces notions topologiques

« Nous innovons entre »

TEXTE

« Bifurquant au cours d'une tempête, l'éclair — qui gouverne l'univers et la pensée — décharge son énergie *entre deux pôles*. *Entre* ? Ce mot-clef ouvre un espace-temps exemplaire et particulier, intermédiaire,ensemencé, comme il sied, d'obstacles et de passages, un champ d'énergie traversé de messages et de messagers, un paysage [...] Les prépositions organisent et gouvernent l'espace-temps avant qu'une géodésique ne s'y trace ; comme si elles indexaient un pré-espace, avant tout itinéraire possible. Elles modèlent la langue, elles sculptent les choses du monde, elles me constituent. Je [...] pense et vis *entre*. Bien nommées, les pré-positions précèdent et le mouvement et la position [...], précieuse boîte à outils de potentialités [...]. *Entre* vient de *en*, dedans, à l'intérieur, et de *trans*, à travers, dehors, ailleurs. [...]. *En* reste vers l'interne et *trans* va vers l'externe ; elle désigne donc cette singularité spatiale, ce fermé-ouvert, cette topologie paradoxale, ramifiée, tout en bifurcation, gauchère, boîteuse [...] *Entre*

mélange l'immanence à
la transcendance. »

Michel SERRES

(*Le gaucher boiteux*, 2015,
p. 126, 127, 159, 163)

- 16 Nous nous proposons une exploration du lexique de l'*entre*, à une époque où nous nous situons dans un *entre-deux*, là où les repères s'effacent et évoluent les paradigmes scientifiques. L'humanisme classique se délite, sous la pression des technosciences qui rêvent d'un sujet corporellement élargi, « trans-humain », aux nouvelles fonctionnalités. Coupés de nos ancrages (remise en cause du sujet épistémologique), confrontés à un déracinement symbolique, nous sommes en train de passer sur une autre rive. Et face à elle, pris dans un courant, nous nous sentons parfois à la dérive. Fruit d'une époque inquiète, dé-territorialisée et d'une « société liquide » (Bauman, 2006), la recherche à son tour est en quête d'un nouvel ancrage. C'est dans ces périodes et espaces intermédiaires (la dimension temporelle de l'*entre* serait à étudier aux côtés de l'approche spatiale) que l'on peut espérer trouver l'imaginaire en travail.
- 15 Cette exploration lexicale sur l'*entre-deux* rives nous amènera sans doute à la nécessité de réviser nos catégories de l'inscription ; elle nous place d'emblée dans une dynamique transformante, une tension non résolue, où la pensée refuse ce qui ramène le même au même. Le champ lexical présuppose des ré-élaborations imaginaires constantes, des adaptations, et postule qu'il y a du créatif dans l'*entre-deux*, car de l'altérité et du nouveau.
- 14 Il ne s'agit pas d'une classification, où chaque terme s'inscrirait dans un groupe et un seul, mais d'un inventaire d'images associées à ce champ lexical (*entre-deux*, *intervalle*, *interstice*, *entrevision*, *entrelacs*), rendant parfois poreuses les frontières entre ce qui relève de l'écart et ce qui appartient à l'intersection.
- 13 Nous voulons déplier ce qui, à notre insu, — dans l'usage d'un terme à la mode, dans l'étymologie ou le choix de tel préfixe préféré à tel autre (préfixes si voisins qu'ils en deviennent presque interchangeables : *entre* ou *inter*) —, est entrelacé, imbriqué, et finit par passer inaperçu sous les mots galvaudés que nous utilisons sans plus les

interroger. Dans l'*entre*, se produisent des *entrecroisements*, mais aussi des *interpénétrations*. Est-on conscient de ce que ces différences de préfixe engagent dans l'imaginaire ? On se demandera par exemple pourquoi les théoriciens ont préféré le concept d'*interculturalité* au néologisme écarté d'*entre-culture*. L'interculturel pose d'emblée l'*a priori* du commun et de la mutualité, au-delà du seul contact des langues et des cultures. La notion véhicule le postulat d'une nécessaire harmonie. Et cette euphorie de la quête communautaire souvent occulte la nature conflictuelle des rencontres. Plus neutre, le terme de *contact* est aujourd'hui plébiscité par les défenseurs de l'interculturel, car pouvant être amoureux ou violent. La question se pose : doit-on envisager comme *a priori* l'idée de la communauté ? Peut-être y a-t-il tout au plus un « intelligible commun » (Jullien, 2012, p. 61) compréhensible, car appréhendé dans l'espacement et l'écart. Quand les mondialistes entonnent le chant du *métissage*, c'est avec un parti pris mixophile ; mais n'est-ce pas oublier que le mot de *métissage* s'entend de deux façons : l'hybridation réussie d'une part (des fils se croisent sur une trame, donnant un récit harmonieux), et le mé-tissage ou mauvais tissage, apportant disharmonie et conflit (un entrecroisement de fils qui cette fois inquiète, du point de vue de la tradition).

- 12 Le lexique est assurément source de questionnement : laboratoire ou observatoire de nos imaginaires. Nous croyons avec Durand au « réservoir énergétique du verbe et de la langue » et reconnaissons avec Nietzsche qu'il n'y a pas de connaissance intrinsèque sans métaphore.
- 11 L'*entre-deux* conteste la logique binaire sur laquelle se sont construites la plupart de nos représentations, générant cloisonnements, hiérarchie et discrimination. Paradigme nouveau, « concept privilégié par la critique universitaire de ces dernières années » (Ionescu, 2010, p. 4), il induit un espacement, tierce voie ou tiers-lieu, l'instabilité d'une filiation, l'écart d'un intervalle. « Les peintres l'exhibent, nos pratiques le traversent, maints messages y circulent, l'Univers le déploie, la mathématique l'expose et l'explore. » (Serres, 2015, p. 158) S'il continue à postuler la bipolarité à travers les deux rives, ce vocable (renvoyant à la dimension de l'*entre* qui sépare) se focalise sur le *fleuve*, si essentiel, qui, parce qu'il n'appartient ni à l'une ni à l'autre des rives, peut faire travailler chacune d'entre elles.

L'entre-deux n'est pas fusion indifférenciée de deux pôles, mais attestation d'un espace de médiation irréductible entre les deux. Caractère de ce qui ne peut être défini dans l'opposition des contraires ou des différences, l'entre-deux ne dissout pas les bords, il les met en relation, lieu d'une *dia-lectique*. Là où certains ne perçoivent l'articulation que sur le mode de la conciliation avec tout ce qu'elle a de potentiellement mortifère et entropique (volonté d'osmose), d'autres y voient une mise en tension des contraires, se refusant à la résorption des écarts. Convient-il (à l'instar du philosophe Jullien) de repenser l'écart, de dégager de l'entre pour faire « émerger de l'autre » et du nouveau, de voir dans « le tiers-espace : une pensée de l'émancipation », un opérateur de créativité, attention accordée aux totalités mouvantes ? L'entre-deux, tout à la fois « césure de la rivière » et « lien du pont » (Serres, 2015), obéit à une logique dilemmatique et alternative. S'il y a incontestablement *un imaginaire de l'entre-deux* (réserve d'images), nouvelle topique culturelle (susceptible de réinventer la cartographie des savoirs, de redessiner les frontières disciplinaires), pouvons-nous pour autant postuler que ce qui œuvre dans l'entre-deux correspond au *travail de l'imaginaire* ?

- 10 La tentation est grande, si l'on entend par *imaginaire* un univers duel, « *mixte de réalité et d'irréalité* », si on le définit dans une logique relationnelle, non comme un corpus (collection d'images additionnées), mais plutôt comme une *articulation dynamique* et un *réseau*, entre bios, social et sacré. La spécificité du rêve, remarque Castoriadis, est qu'il n'est « ni dedans ni dehors, mais qu'il abolit – dans et par son mode d'être – le “dedans” et le “dehors” qui ne sont réintroduits que pour autant précisément que l'on reste prisonnier d'une philosophie de la conscience » (1981, p. 189). L'onirisme met en question les confins et les séparations, préférant l'entre-deux et l'entrelacement. Certaines citations d'artistes et de théoriciens de l'imaginaire invitent à voir dans l'*atopos* de l'entre un vide productif et une image heuristique, dans les espaces intermédiaires des intermondes ouverts au surréel et à l'imaginal, et au centre des carrefours (point d'indétermination et d'indécision, où circule Hermès, le messager) le champ des possibles et l'avènement du nouveau. Poésie de l'intervalle, chant du vide et du blanc, apologie du « ni ni », autant d'images matricielles qui repensent l'écart et postulent la dynamique créatrice de l'entre,

champ de force, lieu de résonance, espace de travail. Léonard de Vinci ne conseillait-il pas aux peintres en déficit d'inspiration devant la nature de « regarder d'un œil rêveur les fissures d'un vieux mur ? » (Bachelard, 2013, p. 136). Et Bachelard d'inviter à « trouver le cosmos de l'entrouvert » ou à voir dans les *images* les plus belles, des « foyers d'ambivalences ». Caillois (1987), lui, assimilait le mythe à une « dialectique d'interférence » ; Durand (1996) faisait de l'imaginaire un « entre-savoir » ; Serres se veut le chantre d'un « pays transitionnel », « pays des formes et des métamorphoses » (2015, p. 137), faisant de la philosophie une « traversée » et du territoire de « l'entre » « un creuset de transformations ou de morphismes », « topologie doublée d'une énergétique ». Pour lui, assurément, *nous innovons entre, l'espace de la pensée se situe entre, la puissance naît entre*. Il nous rappelle que « l'énergie coule de deux sources : haute et basse, voici la cascade ; chaude et froide, voilà le moteur thermique ; pôle plus et pôle moins, différence de potentiel, voilà l'électricité. La puissance jaillit de l'écart ». « Amoureux ou physique, un coup de foudre provient toujours d'un court-circuit entre deux pôles opposés. Issues d'une même mise en relation, une intuition, une invention claquent et brillent comme « [...] l'éclair dont Héraclite a dit qu'il gouverne l'univers » (2015, p. 129). Sans l'écart ni l'abîme de la séparation, aucune parole ne serait possible, déclare Blanchot (2012). Intervalle créateur ! Blanc structurant pour Mallarmé ! L'armature intellectuelle du poème se dissimule et tient dans l'espace qui isole les strophes, parmi le blanc du papier : significatif silence qu'il n'est pas moins beau de composer, que les vers eux-mêmes. Il faut de l'air entre les vers, de l'espace, toute une page de blanc ; oscillation adroite entre promiscuité et vide, la brochure doit être placée entre les yeux et la mer. La poésie « s'entrevoit ». Tout dans la création mallarméenne devient suspens, disposition fragmentaire avec alternance et vis-à-vis. Quant au poète de l'Alpha-Parole (Roubaud), il flaire la « craquelure où jaillira l'incandescence » (Rahmi, 2003).

-9 La préposition *entre* : Serres la dit « explosive », Jullien « exploratoire ».

Elle signifie : au milieu de deux choses, à l'intérieur de cet intervalle [...], mais se composant d'un *en* ou *dans* et d'un second élément, signifie *transport, traversée, traduction, actions de transiter*,

de transformer, voire de trépasser. Entre signifie donc à la fois – quelle bombe ! – un mi-lieu et tout le milieu, fleuve et mer, ici et parmi, une singularité particulière et l'universel, immanence et transcendance... Rien de plus discret, invariant, monosyllabique, rien de plus minuscule et doux que ce mot-là, et voilà qu'il remplit l'Univers ! (Serres, 2015, p. 175)

Désormais, en ce début de siècle, où l'on s'attache à l'*intergénérationnel*, l'*international*, l'*intérim*, l'*entre-prise*, l'*entretien*, l'*interface*, où l'on conceptualise l'*intermédialité*, l'*interartialité*, ou l'*intergénéricité*..., « il n'y a plus tant à penser l'être, qu'à penser l'entre, et cela dans des champs si divers » (Jullien, 2012, p. 64).

-8 Cette exploration lexicale, encore à ses prémisses, repère six micro-constellations, autour desquelles s'organise le vocabulaire de l'entre-deux :

- les images du cadrage (voire de la frontière) : image matricielle et épistémologique de l'intervalle ou de l'interstice ;
- le vis-à-vis ou les deux rives (image que j'ai de l'autre à travers la brume de l'écart) : (visage/vision ; envisager/dévisager ; imaginer l'autre, projection, imagologie, réflexivité) ;
- la problématique du lien : lacets de l'entrelacs, interaction ;
- la question du passage, de l'à-travers et de l'au-delà, travail qui s'effectue d'une rive à l'autre : le « trans » (migration, transhumance, traduction, translation, transposition, transplantation, transfiguration, transition, transitionnel, transitif, transmission, transgénérationnel, transcendance, transsexualisme, la question du genre, la tension, cette énergie de l'entre, transformateur électrique ou générateur de puissance), ce que Jullien se propose de repenser : « l'entre-deux du flux », « l'indistinct de la transition », le « tao, voie de viabilité » ;
- une approche de la médiation (médium, intermédiaire, agent de liaison, *metaxu*, passeur, milieu) ;
- la béance ou le suspens (cet entre qui inquiète ; l'ancre ou le ventre de l'entre : abîme, déchirure, rivage d'inconnaissance, avec l'angoisse et la dysphorie qui génèrent la quête du savoir, moments blancs du traducteur ou du poète, temps du doute méthodique de Descartes).

-7 On peut voir là une tentative de cadastrage du réel, repérage des topologies ou topos de l'imaginaire de l'entre, la question des

rapports entre imaginaire et modernité se plaçant sur un plan souvent spatial.

L'entre-deux : acception et usages de la langue

- 6 L'entre-deux est une expression plutôt floue, passe-partout et d'ailleurs assez rebattue. On sent bien qu'on peut lui faire dire à peu près n'importe quoi, si l'on ne prend pas le temps d'en préciser le sens autant que le statut heuristique. L'expression fait l'objet d'une variation orthographique non sans implication signifiante. On songe à l'orthographe rectifiée (*entredoux*) qui supprime le tiret, effaçant la distance que postule la graphie traditionnelle au profit d'une écriture fusionnelle.

De zone frontalière à zone contact

- 5 Dans le dictionnaire, l'entre-deux tantôt désigne la « partie ou place qui forme séparation entre deux choses¹ », tantôt renvoie à ce « qui est au milieu de ces deux choses avec lesquelles il a relation ou contiguïté ». Une première acception analyse l'entre-deux en termes de coupure, comme une frontière établissant des différences en clôturant des entités, ligne de démarcation ou partition institutrice de limites. La seconde définition, loin de surévaluer la dynamique de différenciation posée par toute séparation, voit dans l'entre-deux une zone de contact (contiguïté, mitoyenneté) associée à une dynamique de l'échange. Elle postule une relation. Elle renvoie à un espace ouvert réalisant une médiation entre deux ensembles en contact. On se dirige vers une conception de l'entre-deux conforme à la définition du psychanalyste Sibony :

[...] une forme de coupure-lien entre deux termes, à ceci près que l'espace de la coupure et celui du lien sont plus vastes qu'on ne croit ; chacune des deux entités a toujours déjà partie liée avec l'autre. La différence apparaît comme un entre-deux trop mince, elle coupe là où c'est la coupure même qui ouvre l'espace d'un nouveau lien. (2003, p. 11)

- 4 L'entre-deux invite dès lors à établir des rapports, connexions plutôt que différences réductrices.

Du médian à l'intermédialité

- 3 Souvent le mot « entre-deux » vient à exprimer un degré moyen. « L'homme entre deux âges », mis en scène par Jean de La Fontaine, est bien cet *homme de moyen âge* ou *d'âge moyen* (trente ans selon Furetière) qui, « tirant sur le grison », pense qu'il est « saison de songer au mariage ». Dans un usage familier, où il est utilisé comme locution adverbiale (*Fait-il froid ? Entre-deux*), il garde le sens de *moyennement, comme ci, comme ça*. Et à partir de ce statut *moyen* ou médian, s'opère un glissement de sens vers la médiation et l'intermédiation. Les articles des dictionnaires (obéissant à cette logique heuristique) définissent très vite l'entre-deux comme un « état intermédiaire entre deux extrêmes ».
- 2 Le jeu des occurrences fait de l'entre-deux un espace médian ou central, un mi-lieu, voire un juste milieu, ce qui l'érige en modèle potentiel, à travers la mise en place d'un *middle way*, troisième voie, moyenne ou modérée, sorte d'utopie, symbole désirable ou possible solution vertueuse. On citera ici Aristote dans son *Éthique à Nicomaque* (livre II, chap. 6) :

L'égal est intermédiaire entre l'excès et le défaut [...]. J'appelle mesure ce qui ne comporte ni exagération ni défaut. L'excès est une faute, et le manque provoque le blâme ; en revanche la juste moyenne obtient éloges et succès, double résultat propre à la vertu. La vertu est une sorte de moyenne, le but qu'elle se propose est un équilibre entre deux extrêmes.

- 1 L'espace médian serait un espace de pacification, voire de tolérance. Quoique les concepts de *médian* et d'*intermédiaire* se réfèrent à des paradigmes différents, l'un de position, l'autre de fonction, les deux sont liés, et on ne peut avoir le second sans le premier. Le médian est condition *sine qua non*, mais non suffisante pour assurer l'intermédialité.
- 0 Tiers-lieu ou troisième degré d'une gamme, l'entre-deux semble fait pour assurer une fonction d'interposition, voire d'intercession. Ce

tiers neutre, indépendant et impartial, appelé médiateur (de *mediator*, dérivé du latin *medius* : milieu et formé sur la racine indo-européenne *med* qui selon Ernout et Meillet [2001] signifie « penser »), facilite la circulation d'information, rétablit des relations, aide à la compréhension de situations relationnelles conflictuelles ou bloquées, arbitre. Après avoir eu en ancien français le sens de *division*, la médiation prend au ^{xvi}^e siècle sa valeur moderne d'entremise destinée à concilier. Acteur de médiation pédagogique, culturelle, scientifique et territoriale, l'entre-deux (mode alternatif ou procédé de communication et de transmission) renvoie aux disciplines de la qualité relationnelle et de la résolution des différends.

La logique du ni... ni

- 1 L'entre-deux ne valorise aucun des deux pôles qui le délimitent. Cette logique du ni... ni est contenue dans les sens répertoriés par le dictionnaire. Dans son usage adverbial, l'entre-deux signifie *ni dans un sens ni dans un autre*. Le *Nouveau Larousse illustré* renvoie à une citation de Pascal qui postule cette occultation des deux bornes : *Malheureusement ce sont ceux qui ne sont ni forts ni faibles, les gens d'entre-deux, qui font les entendus et troublent le monde*. On notera la capacité perturbatrice de cette catégorie de l'entre-deux qui embarrasse en inquiétant quelque peu.

Une catégorie mêlée ou le clair-obscur de l'entre-deux

- 2 Du *neutrum* latin (celui qui n'est ni l'un ni l'autre), nous glissons à *l'utrumque* (à la fois et l'un et l'autre) : un mixte, un hybride. « Nous [...] végétons comme nous pouvons, dans l'entre-deux de la vérité et du mensonge, clair-obscur de la justice et de l'injustice mêlées. » (Guéhenno, 1948, p. 13) Que suggère pareille citation du *Petit Robert* 2011 ? Une nouvelle fois, l'entre-deux — espace intermédiaire et instable — relève moins d'une image positive que dystopique. Nous comprenons que si l'entre-deux devait être érigé en paradigme épistémologique, il se proposerait, non plus (comme les opérateurs de l'épistémologie classique) en termes de savoir découpant des espaces de clarté, mais de connaissance vibratoire attentive au clair-obscur et

à la pénombre. La pensée de l'entre-deux implique des effets de contraste, un ensemble de lumières et d'ombres, fondues et nuancées, une combinaison de logiques antithétiques, des dynamiques transversales aux contours évolutifs, aux interfaces perméables. L'entre-deux : minuscules liaisons ou écarts infimes de tonalité ou de luminosité.

- 3 Mais avant d'être outil épistémologique ou paradigme esthétique, l'entre-deux renvoie à des réalités concrètes, objets du quotidien ou terminologie spécialisée (vocables de lingerie, de fabrication, de marine ou de pêche).

De la console à la dentelle : une pièce d'ornement

- 4 L'entre-deux est une pièce d'ornement. Il est au xvii^e siècle comme au xviii^e siècle une espèce de console qu'on place entre deux fenêtres ou deux croisées, un élément du mobilier qui comble le vide de l'espace. En lingerie, il désigne une bande de dentelle, de tulle ou de percale brodée qui sépare ou réunit les deux parties d'un tissu, embellissant la toilette (souvent intime) des femmes.
- 5 De ces deux désignations concrètes, on retiendra d'une part le couple (séparation-réunion), une nouvelle fois associé, pour faire de l'entre-deux une *coupure-lien* ou un *espace jonctif*, d'autre part le caractère décoratif et ornemental, voire le pouvoir érotique de l'entre-deux (point de broderie ou bien ouvrage de lingerie). Tout n'est que subtile dentelle et fin tissage. On postule l'entre-deux comme couture esthétique entre des espaces.

L'entre-deux de l'arbitrage

- 6 Mais l'entre-deux n'est pas qu'un meuble à hauteur d'appui entre deux huisseries ou qu'une tapisserie à bords droits, cousue des deux côtés d'une pièce de lingerie, il désigne depuis 1931 au basket-ball la remise en jeu par l'arbitre, entre deux adversaires. Il s'exécute après diverses fautes ou au commencement de chaque mi-temps. La pratique sportive assimile entre-deux et arbitrage, entre-deux et équidistance ou équité.

L'entre-deux : oscillation entre espace plein et espace vide

- 7 En mécanique, l'entre-deux des tiroirs désigne la partie pleine qui sépare les orifices du tiroir. En termes de marine de guerre, l'entre-deux des sabords est un espace plein, portion de muraille séparant l'embrasure des canons. Quant à l'entre-deux des lames, il renvoie au contraire à cet espace vide que laissent entre elles les lames élevées par une grosse mer, creux séparant deux vagues voisines.

L'entre-deux : un terme technique : pont/interposition/inclusion

- 8 Le mot, bien représenté dans le champ de la marine où il désigne la portion du pont comprise entre le grand mât et le mât de misaine, est usité par ailleurs dans bien des domaines techniques. En cuisine, l'entre-deux est la partie d'un poisson coupée entre la tête et la queue. On en trouve une occurrence chez les imprimeurs où il renvoie à ces planchettes de bois utilisées pour les plats des reliures médiévales, ou à ces plaques rectangulaires en carton destinées à la mise en presse d'un livre à relier. On y recourt aussi pour qualifier les bulles qui se forment dans le verre pendant qu'on le travaille.
- 9 Quelques formules figées qui sollicitent l'entre-deux méritent qu'on s'y arrête un moment. Il en va ainsi des expressions : *être entre deux vins* ou *entre deux âges*, ou encore *nager entre deux eaux*, *être entre deux tirs*, *être assis entre deux chaises*.

L'entre-deux : champ d'indétermination

De l'irrésolution à l'équivoque et au louvoisement

- 10 Certaines expressions populaires concourent à faire de l'entre-deux une zone d'ambiguïté et d'équivoque. Il en va ainsi de la formule métaphorique : *Nager entre deux eaux*, qui date du ^{xiv}^e siècle. À cette

époque, nager voulait dire *conduire un bateau*. En marine, lorsqu'un bateau navigue entre deux eaux, c'est qu'il est ballotté par les courants et doit maintenir le cap malgré tout. Il s'agit d'une métaphore pour parler d'une personne indécise, qui refuse de prendre position, ou qui manœuvre pour ne pas se compromettre. Ce refus de choix équivaut à délaissier les pôles, à ne privilégier aucune borne ou rive, à ne se prononcer pour aucun parti, pour se focaliser sur le mouvement de balancier.

- 11 L'entre-deux se définit comme un espace de va-et-vient permanent, synonyme de louvoisement habile, art de ménager la chèvre et le chou. L'apparente indécision qui en découle tantôt signe la faiblesse si elle trahit des irrésolutions, tantôt traduit une stratégie manœuvrière, appliquée en temps de discordes civiles ou de troubles politiques où il convient de se ménager des intelligences dans tous les camps, sans s'attacher à aucun. Ce proverbe répond à celui des Latins : *duabus sedere sellis*, s'asseoir sur deux sièges. Pour désigner un sournois ou un hypocrite, on le qualifie (selon le *Dico Nombre du web*) d'« homme entre deux terres ». Dire d'un individu qu'« il a l'entre-deux », revient (même source) à évoquer sa manière habile de se faufiler dans le monde. Lieu d'indécidabilité ou champ propice à l'entregent, l'entre-deux demeure une zone interlope suscitant la perplexité.

L'inconfort de l'entre-deux

- 12 Apparentée à cette locution verbale *entre deux eaux*, une autre expression voisine par le sens *être assis entre deux chaises*, ou dans un registre plus vulgaire *avoir le cul entre deux chaises* renvoie à l'inconfort associé à cette situation. N'est-il pas fort déplaisant d'être placé *entre vent et marée*, poussé tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, de se retrouver *entre la vergue et les rabans*, gêné et serré en une fâcheuse posture, hésitant entre deux maux inévitables, prisonnier entre Charybde et Scylla ? Il est indéniablement douloureux d'être *pris entre deux feux*, en position de recevoir des tirs ennemis depuis deux directions opposées, autrement dit de se trouver placé entre deux dangers. « Entre deux maux, il faut choisir le moindre », rappelle un proverbe populaire. L'entre-deux souvent est source de souffrance et d'écartèlement entre des postulations contradictoires. Et que

penser de l'état de l'alcoolique *entre deux vins*, jamais ivre mort, mais jamais tout à fait sobre non plus !

« L'entre-deux ne vaut rien » : ou la médiocrité

- 13 On songe ici à la formule de Mauriac : « Le christianisme ne souffre pas les cœurs médiocres. L'entre-deux ne vaut rien. » (1967, p. 30) Le statut médian de l'entre-deux le condamne quelquefois à la médiocrité, vocable lui-même issu du latin *médius* (au milieu). De moyen, il en devient au-dessous de la moyenne, négligeable, pitoyable, sans éclat ni intérêt, comme le fait d'être *entre deux âges*, *middle aged* diraient les Anglais. Terrible expression qui désigne celui ou celle qui n'est plus tout jeune, sans être vraiment vieux. La période est fadasse, sans véritable charme, dépourvue de la noblesse de la force de l'âge comme de la maturité. À cet homme ou femme d'âge moyen sera associée la « crise » du milieu de la vie.
- 14 L'entre-deux âges est bien un temps critique, comme le suggère la dix-septième fable peu célébrée du premier Livre de La Fontaine « L'homme entre deux âges et ses deux Maîtresses », où deux veuves – difficiles à départager – se disputent un quasi-grison pour s'en rendre maîtresses. Comme « il avait du comptant », toutes les dames cherchaient à lui plaire. Mais voilà un chasseur de « belles », soumis, jusqu'au détail de son corps, à une entreprise de maîtrise. Les deux femmes finissent (au propre comme au figuré) par « lui prendre la tête ». Badinant, riant, lui faisant fête, pour le rapprocher d'elle, la première « encore verte » lui arrache « les poils blancs de sa tête grise » pour lui rendre la chevelure de ses vingt ans. La seconde, « un peu bien mûre », « emporte un peu du poil noir qui lui reste ». Ces *testonnantes* le saccagent et firent si bien que notre tête grise demeura sans cheveux. Le constat est sévère, à la limite de la misogynie, qui veut qu'à l'usage non seulement toute relation amoureuse laisse des traces, mais que chaque belle, ici chaque veuve (dont le statut les apparente à la Mort), oblige l'homme à vivre à sa guise. L'homme entre-deux âges semble d'abord vulnérable. Entre une jeunesse dévolue aux désirs et un âge consacré à la sagesse, ce temps intermédiaire le laisse encore en proie aux concupiscences sans le rendre totalement sage. Il doit songer au mariage, à sa sécurité, et

sans doute à sa cage. Il sait le temps, il en connaît l'inévitable. Mais il lui reste malgré tout assez à vivre pour que vaille le maintien de sa liberté. Il se sait déjà vieux, mais pas au point de « quitter sa façon » ou d'abdiquer tout libre arbitre. L'homme entre deux âges, après avoir été le jouet malmené des veuves, en fin de fable réagit, non sans élégance ni lucidité. Rendant grâce aux charmes des deux « Belles », prudemment il préfère rompre. Par un retournement complet, celui qui semblait pris se délivre et assène une leçon à qui croyait le maîtriser. « L'homme entre deux âges » est une méditation sur le maintien, en ce monde, de la liberté personnelle. « Je vous suis obligé, belles, de la leçon. »

- 15 Et les leçons se multiplient, comme dans l'œuvre populaire de Georges Brassens où l'homme « qui balance entre deux âges » (assimilé au poète) finira par être le détenteur d'un impartial message :

Le temps ne fait rien à l'affaire, / Quand on est con, on est con.
 Qu'on ait vingt ans, qu'on soit grand-père, / Quand on est con, on est con. / Entre vous, plus de controverses, / Cons caducs ou cons débutants, Petits cons de la dernière averse, / Vieux cons des neiges d'antan [...] / Méditez l'impartial message / D'un type qui balance entre deux âges.

Un concept à la mode

- 16 Aujourd'hui, on part une semaine à la campagne, puis au mois d'août une quinzaine à la montagne. Et « dans l'entre-deux », on retourne au bureau. Si l'on se réfère aux archives du « parler quotidien », force est de constater que « l'entre-deux » est un concept, ou simplement un mot, qui gagne en importance. Et pourtant, cette expression sert souvent à exprimer un moment sans épaisseur ni existence officielle. C'est du temps volé, grignoté sur le reste. On se rencontre *entre deux portes*, on se voit *entre deux réunions* ; pour une petite vérification, le dentiste vous prend *entre deux rendez-vous*. Les hommes d'affaire, trop occupés, se retrouvent *entre deux avions* et telle vedette de cinéma élève ses enfants *entre deux films*. Un homme politique, malade, continuera à travailler *entre deux crises*.
- 17 Le concept est à la mode, comme en attestent les nouveaux actes de baptême commerciaux qui inondent le net : intitulés d'enseignes pour

de nouveaux restaurants, ou noms prédestinés pour des boutiques branchées promouvant l'interculturel. L'entre-deux fait fureur au point de devenir un objet vendeur et une thématique marketing. À Lille surgissent des « Bars *Entre-deux* », pour faire la sieste entre deux rendez-vous. En 2010, la Peugeot SR1, véritable *dream-car* dévoilée au Salon de l'automobile de Genève, était présentée comme « une voiture d'entre deux âges », hybride, conciliant environnement et luxe, 313 chevaux, des vellétés écologiques avec ses deux moteurs, à essence et à propulsion électrique : un cycle mixte.

- 18 Le concept séduit les partisans d'un nouvel imaginaire social qui se font les chantres de conduites alternatives ou d'une éthique du partage. De nombreux sites vantent désormais les mérites d'un immobilier collectif, intergénérationnel, autant d'habitats communautaires qui s'intitulent, à Montréal par exemple, « Entre-deux-Âges ».
- 19 Le monde de la culture choisit l'entre-deux pour bannière. Le nom a ici valeur de symbole, signe de ralliement à toutes les pratiques d'interculturalité et de croisement des disciplines artistiques. À Avignon, c'est un centre culturel qui porte le nom d'Entre-deux. En 2000, en Pays de la Loire, voit le jour la « Compagnie de l'Entre-Deux » de Daniel Dobbels, qui crée et diffuse des pièces chorégraphiques, propose des conférences dansées, et mène des actions de sensibilisation en direction de publics multiples. En choisissant l'entre-deux pour emblème, cette compagnie porte la signature d'un chorégraphe qui a fait de la danse contemporaine un terrain de réflexion, au croisement entre singularité et adaptabilité, entre intime et collectif, entre un espace et un autre, entre un ici et un ailleurs, entre la mémoire et l'instant, entre danse et architecture, entre danse et conte. La danse, effervescente « pratique de l'altérité », semble le champ expérimental qui interroge le mieux l'entre-deux et où s'inventent d'autres façons de vivre l'intercorporéité. La présence de l'Autre circule dans des territoires nouveaux et instables de partage.

Les inscriptions toponymiques de l'entre-deux dans la cartographie française

De la réalité géographique des « espaces intermédiaires » à un imaginaire géo-poétique

- 20 L'Entre-deux devient nom propre et sert d'acte de baptême à des communes françaises. Quand on tape « géographie de l'entre-deux », on tombe sur la région bordelaise comme sur une commune française de la Réunion dont les habitants sont appelés les Entre-Deusiens. *Entre-Deux-Mers* est le nom d'une ancienne prévôté, située dans la province de Guyenne. C'est aujourd'hui une immense région viticole que bordent des deux côtés la Garonne et la Dordogne, et qui s'étend jusqu'à la limite sud-est du département de la Gironde. Plus proche, *Entre-deux-Guiers* est une commune de l'Isère, à 27 km de Grenoble, sur le Guiers-Vif, et près de son confluent avec le Guiers-Mort.
- 21 Tout un imaginaire semble poindre avec cette onomastique géographique, où les noms seuls confèrent à ces espaces un statut intermédiaire, sorte d'intermondes. Si l'acte de baptême du territoire est directement inspiré par la topographie, il paraît inciter à son tour à une explosion d'images faisant sens. C'est à se demander si, en ces lieux, l'imaginaire parfois ne précède pas le réel, donnant naissance à une géo-poétique. L'Entre-Deux réunionnais est déjà une terre de l'au-delà, de l'Outre-Mer. L'Entre y joue une partition avec la *fusion*, le syncrétisme de la *réunion*, tout comme avec le *métissage* et la créolisation. Dans cette perle de l'océan Indien, les peuples se mêlent. L'espace insulaire a toujours été un espace symbolique de l'imaginaire ou une modélisation de l'utopie. La commune tire son nom de sa situation géographique, *entre deux* affluents de la Rivière Saint-Étienne : le Bras de Cilaos et le Bras de la Plaine à l'est. Et cette situation explique sa devise : « Deux Bras, un Cœur ». On peut y voir tout un programme imaginaire, faisant de l'entre-deux un cœur battant,

un centre palpitant. Entre Saint-Louis et Saint-Pierre, Entre-Deux a pour communes limitrophes « Cilaos » et « Le Tampon », deux terres aux noms programmatiques. Ce nom de Cilaos proviendrait du mot malgache *tsilaosa* signifiant, selon une croyance très répandue, « lieu d'où l'on ne s'échappe pas », cirque difficile d'accès, longtemps refuge d'esclaves marrons. La commune de l'Entre-Deux est par ailleurs dévolu à la broderie (cet artisanat, transmis par des religieuses bretonnes, réputé bien au-delà des mers, est une curiosité locale). On s'en étonnera à peine tant l'activité de tissage, d'entrelacs et de dentelle y devient doublement symbolique, nouvelle mise en abyme de l'entre-deux. Et quand commencent en 2001 les travaux du nouveau pont reliant l'Entre-Deux et le Bras de Pontho, c'est un défi architectural et technique qui est relevé : un « pont en dentelle de trois cents mètres », aux lacis inextricables, arc à structure mixte béton et métal, reliant les deux rives du Bras de la Plaine, désenclavant la petite cité, coincée entre les ravines du Bras de Cilaos à l'ouest et du Bras de la Plaine à l'est, et le massif du Dimitile au nord. Broder, tisser, n'est-ce pas imaginer ?

- 22 L'entre-deux géographique joue ici avec le métissage, le tissage comme avec l'entrelacs, qu'il soit artisanal ou architectural : entrelacement d'images symboliques.
- 23 Plus généralement, au-delà de la toponymie de nos cartes, l'idée de « Territoires de l'entre-deux » émerge aujourd'hui : métaphore moderne d'espaces frontaliers, « instrument et lieu d'une dialectique du partage et du passage » (Ecrement, 2010) ; ou figures interstitielles, transitoires, espaces en chantier et à ré-enchanter. Espaces tampons ? Espaces refuges ? Qu'en est-il ? Zones de circulations ? Ou « limologie : science des limites ? ». Existe-t-il une dynamique propre à ce type d'espace ? Autant de représentations de ces territoires « entre-deux » qui mériteraient une exploration.

L'entre-deux : un opérateur épistémologique

- 24 Avant d'analyser le succès de ce nouveau paradigme, commençons par rappeler l'invisibilité durable de l'entre-deux. Les analystes, qu'ils soient philosophes (comme Jullien) ou urbanistes (comme Priscilla De Roo, chargée de mission à la DATAR), déplorent fréquemment le

désintérêt des théoriciens pour l'entre, ou l'entre-deux, dimension trop souvent négligée, voire invisible².

- 25 Sibony (psychanalyste, mathématicien et philosophe) accorde un statut tout à fait majeur à l'entre-deux dans le champ des activités et des expériences humaines, au point d'affirmer que « toutes nos situations cruciales sont sous-tendues par une position d'entre-deux ». Dans les contextes les plus variés, l'écrivain qui se débat entre deux langues, la femme qui, pour accéder à sa propre féminité, doit se dégager de la Femme originelle, l'adolescent ou le chômeur cherchant une place (qui ne soit pas un simple trou), tous passent par un entre-deux. Celui-ci se révèle être passage ou impasse, selon que l'origine qui se rejoue dans cette épreuve se révèle accessible ou pas à une sorte de partage. En raison de l'extraordinaire diversité des situations, l'entre-deux n'est pas chez Sibony théorisé comme un concept, mais comme un « opérateur » : opérateur d'analyses et de pensée. D'une certaine manière, il s'agit moins pour Sibony de penser l'entre-deux, que de penser à partir de l'opérateur « entre-deux » certaines situations où agit la dynamique de l'entre-deux : « [...] dans l'entre-deux des termes, il n'y aurait pas de no man's land. Il n'y a pas un seul bord qui départage, il y a deux bords mais qui se touchent ou qui sont tels que des flux circulent entre eux. » (2003, p. 11)
- 26 De nombreux néologismes commencent à être forgés. On connaît « l'entre-deux-morts » de Lacan. Aujourd'hui on se met à substantiver l'expression « l'entre-deux-personnes ». On parle d'« entredeuxlangue » ou d'« entredeuxlangues », définissant le phénomène du bilinguisme, utilisation en alternance de deux idiomes choisis par le locuteur en fonction de la situation de communication.
- 27 Faisons un sort à l'expression usitée d'« Entre-deux-Guerres » qui est devenue un champ d'observation que privilégient historiens ou critiques littéraires. L'expression est née en 1915, pour désigner la période qui allait de 1871 à 1914, et dont le sens s'est évidemment modifié après la Seconde Guerre mondiale pour recouvrir désormais la période 1918-1939.
- 28 L'entre-deux est devenu un paradigme esthétique et architectural. Tschumi recourt au concept de l'entre-deux, qu'il définit comme « un condensateur de champs d'investigation entre disciplines, entre

l'enseignement, le spectacle et la recherche, entre l'art et le cinéma, la musique et l'image » (2009, p. 34).

- 29 L'entre-deux se confond avec l'espace du travail social : espace transitionnel et transitoire. « Cet espace d'entre-deux est l'espace social », écrit Menchi (2011, p. 132). « La culture du travail social s'inscrit en faux contre toutes les tentatives de bipolarisation. L'histoire du travail social se confond avec l'histoire des tiers secteurs. » « Indécidable », « entre-deux », les formules se succèdent pour signifier la difficulté à situer le travail social, tant au niveau conceptuel que concret. Docteur en sociologie, animateur de la Plateforme régionale Recherche et Formation en Action sociale de Midi-Pyrénées (PREFAS), Menchi rappelle que le champ du travail social, tel qu'il s'est construit à la fin du XIX^e siècle, a eu ceci de remarquable qu'il n'est pas rentré dans une logique d'institutions, ni hospitalière, ni éducative publique, ni judiciaire, mais qu'il s'est constitué en ouvrant une nouvelle voie. Il s'est placé entre l'État et la société civile. Le développement de la formation par alternance, à laquelle le travail social va s'arrimer, entre dans cette même logique de l'entre-deux, tout comme les pratiques de soin ré-éducatives qui font appel à la place du « tiers », de « l'autre » ou du « médiateur ». La mobilité joue un rôle prépondérant dans la structuration des rapports sociaux. Dans cette optique, « l'entre-deux n'est pas un juste-milieu ! C'est un espace libéré », dira Menchi (2011, p. 132).
- 30 On pourrait passer du « travail social » à la « pratique sociologique », et dire avec Passeron que la raison sociologique est une raison mixte, raison de l'entre-deux, non pas raison du mélange, car elle n'est pas moins claire que toute autre raison scientifique, ni non plus raison modérée, ni encore moins demi-raison. Elle est raison du double, entre nom commun et nom propre, entre logique déductive et logique inductive. Moins raison du milieu que raison du mouvement, car il s'agit moins d'occuper un espace intermédiaire que de le constituer sur le pas du danseur : une logique du va-et-vient perpétuel.
- 31 Pour conclure cette exploration lexicale de l'entre-deux, je dirais que les termes ont une fonction performative, qu'ils structurent les représentations projetées et que l'imaginaire de la langue vient nourrir jusqu'au contenu des paradigmes épistémologiques. Notre investigation nous a permis de poser quelques réflexions relatives à l'espace

médian/intermédiaire. L'entre-deux se donne comme une *interposition*, un espace-limite qui assure la transition d'une aire à l'autre, *espace transitionnel* mais aussi *relais*, *permettant la médiation et l'intermédiation*. Il s'offre comme interface assurant la jonction et la communication. On l'analyse en termes de dynamiques de transformation. Tantôt espace de rupture, tantôt espace d'interférences, tantôt zone de conflits, tantôt espace fécond pacifié et tolérant, il est toujours espace de contact et de création, et semble animé d'une dynamique propre. Lieu d'indétermination, remettant en question le sujet de la connaissance, l'entre-deux semble relever du domaine fascinant de l'imaginaire et de l'ambiguïté ou de l'ambivalence. L'entre-deux serait cet espace géographique, fonctionnel et symbolique entre deux antipodes, théâtre de mutations assurant le passage d'un pôle à l'autre. Son analyse ne saurait être limitée à sa position seule, mais doit aussi tenir compte de sa fonction de médiation, de continuité et de rupture. L'entre-deux serait un opérateur transdisciplinaire pour penser le dialogue entre les cultures et les disciplines, les transferts de modèles, aux implications nombreuses dans une recherche en sciences humaines, mettant à contribution la topologie comme la psychanalyse, l'urbanisme comme l'esthétique. Mais l'entre-deux reste incertitude, ouverture à l'imprévisible, au précaire, au passager et au passage, parole sans aucune prétention de démontrer, parole en suspens. *Insolite développement. Vers une science de l'entre-deux*, ainsi Lerbet (1988) titrait-il son livre.

Épilogue : un paradigme spatial de plus dans la pensée contemporaine ?

- 32 Les concepts d'intervalle ou d'interstice sont caractéristiques d'une pensée contemporaine caractérisée par la multiplication de références spatialisantes, qui emprunte assez logiquement bon nombre de ses concepts à la topologie mathématique (notamment les notions de voisinage, de plis, de réversibilité, comme le soulignent en 2002 Benoist et Merlini) et postule une « néo-géographie philosophique ». Près de nous, en effet, Dagognet (1973) écrit *Une épistémologie de l'espace concret*, et emprunte à la topologie pour construire sa philo-

sophie. Une philosophe (Thomas-Fogiel) s'est interrogée sur cette entreprise de « spatialisation de nos concepts », montrant que l'on doit ce tournant de la pensée contemporaine à Merleau-Ponty, dès la *Phénoménologie de la perception*, qui procède à une revalorisation philosophique de l'espace. Elle a interrogé le statut de ces concepts et tiré quelques enseignements de cette tentative de spatialisation de la pensée, dans l'article « L'espace comme chiffre de l'être : Merleau-Ponty et l'espace projectif ».

- 33 C'est bien à partir du paradigme spatial que l'on entend désormais repenser toute relation, c'est bien en spatialisant que les penseurs contemporains (ceux de l'entre ou de l'entre-deux en l'occurrence) tentent de renouveler les questions fondamentales de relation, d'opposition, d'identité et de différence. Penser revient, dans la topologie, à saisir des voisinages, à établir des relations sans réduction au même (inclusion) ou rejet radical de l'autre (exclusion). La fonction de ces concepts topologiques est de permettre la pensée d'une relation entre les disciplines sans fusion, ni annexion.
- 34 On se souvient que Foucault, avec son concept d'« hétérotopie » apparu dans *Les Mots et les Choses*, développé l'année suivante dans sa conférence « Des espaces autres » (1967), tentait de ne plus penser à partir de l'absence de lieu (U/topie), mais à partir d'un lieu qui, bien que réel, nous décentre de nos lieux naturels, un lieu qui littéralement nous « excentre ». Comme le souligne Thomas-Fogiel,

C'est avec ce même objectif que François Jullien aujourd'hui reprend cette notion. Soucieux de porter un regard décentré sur la philosophie occidentale, il entreprend de faire un détour par la pensée chinoise qui devient ainsi « l'espace du dehors » d'où mieux reconsidérer le champ initial. Cette opération de décentrement, de décalage, ou encore de « révolution du point de vue » est sans doute un des aspects les plus décisifs de cette volonté de spatialisation des questions. (2008, p. 1)

- 35 Toutefois ces métaphores spatiales de l'intervalle ou de l'interstice traduisent beaucoup moins que d'autres (celles d'enjambement, d'empiétement, de plis) cet arrachement au temps qui serait une caractéristique de la pensée de ces quarante dernières années. Il y a des dimensions temporelles dans les intervalles et les interstices.

Jusqu'à Foucault, le temps apparaissait comme la « matrice de toute solution », ce en quoi les contradictions seraient dépassées, les impossibilités levées, les problèmes résolus. Le temps comme schème en lequel se résolvent à terme toutes les contradictions est une évidence pour tout le ^{xix}^e siècle et une bonne partie du ^{xx}^e. Ce moment de la pensée, qui court de Hegel à la fin de la Seconde Guerre mondiale, est le siècle du messianisme, tant dans ses aspects hégéliens et marxistes que dans ses aspects moins optimistes, qu'incarne par exemple Benjamin. Ce serait cette temporalisation de toutes nos oppositions qui serait unanimement remise en question depuis deux générations. Avec Foucault, l'organisation spatiale supplante la dimension historique, grande hantise du ^{xix}^e siècle, et c'est à la suite de Foucault qu'a pu être créé, par Soja (1989), le concept d'hétérotopologie, pensée qui entend faire de la géographie et non de l'histoire le paradigme de nos investigations.

La question du statut de ces notions topologiques

36 Se pose la question du statut des notions topologiques de l'entre. L'entre-deux (interstice ou intervalle) est là certes pour penser la relation entre domaines, relation de voisinage loin de la classique relation d'inclusion, passage d'une rive à l'autre, d'une culture à l'autre, d'un champ à l'autre. Voisiner, on le redit, n'est pas inclure. Être voisin ne signifie pas être annexé. Mais quelle est la valeur de ces notions topologiques de l'entre, dont l'extension pourrait invalider la pertinence ? Disant trop, le concept ne décrirait plus rien. La remarque s'entend. S'agit-il de simples métaphores ? La critique universitaire assurément s'est toujours méfiée des concepts métaphoriques, même lorsqu'ils émanent des plus grands philosophes, comme la notion d'empiètement chez Merleau-Ponty, qui relevait du paradigme de l'inter. Songeons au réquisitoire de Saint Aubert qui, à propos de cette notion, écrit :

[...] le philosophe fréquente parfois les marges de l'équivocité. Le danger est redoublé par la signification même de l'empiètement qui tend à mêler des champs séparés pour en brouiller les frontières. Et lorsque cette figure, comme c'est le cas chez Merleau-Ponty se

généralise à outrance, elle frôle un nouvel abîme : celui de se détruire elle-même, faute de frontières à transgresser³. (2004, p. 20)

- 37 Quel sens conceptuel conférer à des notions intuitives comme celle d'intervalles ou d'interstices ? Valent-elles comme catégories esthétiques ? comme « transcepts » ? Comment passer de l'espace interstitiel à un processus interstitiel ? Qu'est-ce qui « se tient » dans l'entre de « l'entretien » et de l'interstice ? Quel statut prêter à l'entre-deux ? celui d'une figure de l'imaginaire ? Faut-il le voir comme un modèle ouvert ? contesté ou à l'inverse idolâtré par la postmodernité, consensuellement entonné par l'idéologie médiatique ? Serions-nous au fond juste tentés de céder à une mode terminologique ou une utopie contemporaine ? Autant de questionnements qui méritent réflexion.

« Nous innovons entre »

- 38 Si l'entre-deux, nouvelle topique culturelle, fascine, malgré des réserves méthodologiques, c'est sans doute parce que « l'imaginaire n'est pas une discipline, mais un tissu conjonctif entre les disciplines » (Durand, 1994), et que chercher l'imaginaire, c'est le trouver dans l'entre. La spécificité du rêve est qu'il n'est ni dedans ni dehors, mais qu'il abolit dans et par son mode d'être le *dedans* et le *dehors* qui ne peuvent être réintroduits que pour autant que l'on reste prisonnier d'une philosophie de la conscience. Le rêve est entre-deux et l'onirisme entrelacement. L'image est atopique ; elle ne se fixe « ni sur le pôle du monde, ni sur celui du moi » ; elle renvoie constamment de l'un à l'autre dans un dynamisme perpétuel (Merleau-Ponty, 1964, p. 23). Entre science et poésie, l'œuvre de Bachelard illustre ces relations conflictuelles mais plurielles, qui se tissent entre l'épistémologie et l'esthétique, la rationalité et l'imaginaire. Et c'est dans cette zone de turbulence que s'enracine la pensée féconde. « Géomètres ou non (Serres le rappelle), nous innovons entre. » (2015, p. 149) En témoigne la physique, dont les grandes découvertes naquirent dans cet espace-temps intermédiaire : attraction universelle entre les corps, propagation de la chaleur, électricité, magnétisme, théorie des champs, relativité, mécanique quantique, forces d'interaction... L'entre-deux associe figure topologique et énergétique, il répond à une posture intellectuelle pour laquelle — outre la compréhension de la

complexité – les images les plus belles sont foyers d’ambivalence. Hermès, le messager, habite cet espace-temps intermédiaire, il y circule, il y prospère, lieu où s’opèrent les transformations :

Notre temps, notre pensée vibrent en équilibre métastable, comme en double traversée, retour et allée, entre les messages et le messager, entre douceur et dureté. Quand je pense, je prétends à ce double voyage, à cette vibration, à ce déséquilibre instable et stable. (Serres, 2015, p. 156)

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE, 1990, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques – Poche ».
- BACHELARD Gaston, 2013, *La poétique de l'espace* [1957], 11^e éd., Paris, PUF.
- BAUMAN Zygmunt, 2006, *La vie liquide*, Rodez, Le Rouergue/Chambon.
- BENOIST Jocelyn & Merlini Fabio (éds), 2002, *Historicité et spatialité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.
- BLANCHOT Maurice, 2012, *L'entretien infini* [1969], Paris, Gallimard, coll. « NRF ».
- CAILLOIS Roger, 1987, *Le mythe et l'homme* [1938], Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».
- CASTORIADIS Cornelius, 1981, *Fait et à faire. Les carrefours du labyrinthe V*, Paris, Seuil.
- CUILLERAI Marie, 2010, « Le tiers-espace : une pensée de l'émancipation ? », Dossier critique, *Acta fabula*, vol. 11, n° 1 (Autour de l'œuvre d'Homi K. bhabha). Disponible sur <www.fabula.org/acta/document5451.php>.
- DAGOGNET François, 1973, *Une épistémologie de l'espace concret*, Paris, Vrin.
- DELAIN Pierre, 2006, *Les mots de Jacques Derrida*, Paris, Galgal.
- DURAND Gilbert, 1996, « L'imaginaire, lieu de l'entre-savoir », communication donnée au 1^{er} Congrès international de transdisciplinarité à l'Université internationale de Lisbonne en 1994, *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, Ellug, p. 215-227.
- ECREMENT Bernard, 2010, « Territoires de l'entre-deux », *Revista F@ro-Monográfico*, vol. 6, n° 12, *Revista teórica de la Facultad de Ciencias Sociales Universidad de Playa Ancha*, p. 1-10. Disponible sur <<http://web.upla.cl/revistafaro>>.
- ERNOUT Alfred & MEILLET Alfred, 2001, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck.

FOUCAULT Michel, 1966, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».

GUÉHENNO Jean-Jacques, 1948, *Jean-Jacques en marge des « Confessions »*, T.I. 1712-1750, Paris, Grasset.

IONESCU Mariana, 2010, *Les cahiers du GRELCEF*, n° 1 (L'entre-deux dans les littératures d'expression françaises), revue électronique du Groupe de recherches et d'études sur les littératures et cultures de l'espace francophone de l'Université Western Ontario. Disponible sur <www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers-intro.htm>.

JULLIEN François, 2012, *L'écart et l'entre*, Paris, Galilée.

LERBET Georges, 1988, *Insolite développement. Vers une science de l'entre-deux*, Éditions universitaires, coll. « Mésonance, altérologie ».

MAURIAC François, 1967, *Dieu et Mammon [1929]*, Paris, Grasset.

MENCHI Patrick, 2011, « Tiers / Intermédiaire. La Recherche participative. Sur les pratiques en travail social », *Pensée plurielle*, n° 28, p. 123-132.

MERLEAU-PONTY Maurice, 1964, *L'œil et l'esprit*, Paris, Folio Gallimard.

RAHMY Philippe, 2003, « Jacques Roubaud ou l'Alpha-parole », *remue.net*, 9. Disponible sur <<http://remue.net/spip.php?article297>>.

SAINT AUBERT Emmanuel de, 2004, *Du lien des êtres aux éléments de l'être*, Merleau-Ponty au tournant des années 1945-1951, Paris, Vrin.

SERRES Michel, 2015, *Le gaucher boîteux*, Paris, Le Pommier.

SIBONY Daniel, 2003, *Entre-deux. L'origine en partage [1991]*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais ».

SIBONY Daniel, 2007, *L'enjeu d'exister*, Paris, Seuil.

SOJA Edward, 1989, *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres-New York, Verso.

THOMAS-FOGIEL Isabelle, 2008, « L'espace chez Merleau-Ponty, problèmes et enjeux contemporains », conférence donnée à l'Université de Pékin lors du colloque « Merleau-Ponty, contemporain » le 5 septembre 2008, CERIU, Centre d'études et de recherches internationales, Université de Montréal. Disponible sur <http://archives.cerium.ca/IMG/pdf/PEKIN_2008_Merleau.pdf>.

THOMAS-FOGIEL Isabelle, 2009, *Le concept et le lieu. Figures de la relation entre art et philosophie*, Paris, Cerf, coll. « La Nuit surveillée ».

THOMAS-FOGIEL Isabelle, « L'espace comme chiffre de l'être » : Merleau-Ponty et l'espace projectif ». Disponible sur <<http://artsites.uottawa.ca/isabelle-thomas-fogiel/doc/Merleau.pdf>>.

TSCHUMI Bernard, 2009, « Le Fresnoy. Architecture », *Art press* 2, n° 11, p. 31-35.

WUNENBURGER Jean-Jacques, 2011, *L'imagination, mode d'emploi ? Une science de l'imaginaire au service de la créativité*, Paris, Éditions Manucius, coll. « Modélisation des imaginaires. Innovation et création ».

NOTES

1 <<http://littre.reverso.net/dictionnaire-français/définition/entre-deux>> ; <<http://fr.wiktionary.org/wiki/entre-deux>>.

2 Les villes moyennes, par exemple, poseraient aujourd'hui à l'action territoriale une question existentielle. D'un côté les métropoles monopolisent l'attention des chercheurs... De l'autre l'espace rural fait l'objet de sollicitudes régulières, lors de recensements qui constatent sa renaissance, ou lors d'appels à projets. Les villes de l'entre-deux demeureraient invisibles, prises en étau dans une pensée binaire du territoire. Alors qu'elles représentent 20 % de la population et 30 % des citadins, la ville moyenne resterait un objet réel non identifié.

3 Or, « les concepts de topologie dans l'œuvre tardive de Merleau-Ponty avaient pour but de penser le "voisinage" ou "l'entrelacement" entre les disciplines, de mettre en œuvre "l'universalité concrète" du dialogue, et non pas de fondre toutes les disciplines en un indistinct magma » (Thomas-Fogiel, 2009, p. 61).

AUTEUR

Véronique Costa

ISA/LITT&ARTS, Université Grenoble Alpes

Le triple enfermement linguistique et l'inventivité de l'entre-les-langues

The Triple Linguistic Confinement and Inventiveness of the Between-Languages

Philippe Blanchet

DOI : 10.35562/iris.1370

Droits d'auteur

All rights reserved

RÉSUMÉS

Français

Ce texte présente une analyse de la construction intellectuelle, politique et nationaliste de la notion de « langues » comme unités fondamentales, closes et distinctes les unes des autres, qui constituent le monde sociolinguistique. Il propose une théorie du « triple enfermement » logico-mathématique, sociopolitique et ethno-nationaliste des pratiques linguistiques en Occident, qui a exclu toute prise en considération des continuités pensées comme des « mélanges » et autres « intermédiaires » entre de supposées « vraies » langues. Il examine ensuite l'émergence d'une autre conception de l'espace linguistique où l'« entre-les-langues » est non seulement remis en valeur, mais aussi et surtout pensé comme constituant le composant primordial du monde sociolinguistique. Il montre comment une analyse interculturelle du passage « entre-les-langues » et comment l'analyse de l'inventivité « hors-des-langues » des locuteurs ont permis de revisiter la conception des pratiques linguistiques sur une base fondamentalement renouvelée.

English

This text presents an analysis of the intellectual, political and nationalist construction of the notion of “languages” as fundamental closed and distinct units constituting the sociolinguistic world. It suggests a “triple enlocking” theory of linguistic practices in the Western world. These logico-mathematical, sociopolitical and ethno-nationalist enlockings have excluded any consideration for continua, presented as “mixings” and other “intermediates” between supposed “true” languages. Then comes the examination of another conception of the linguistic space where the “between-the-languages” is not only restored in value but also considered as the primary component of the sociolinguistic world. It shows how an intercultural analysis of both the passing “between-the-languages” and the speakers inventivity “out-of-the-languages” has allowed revisiting the conception of linguistic practices on a fundamentally new basis.

INDEX

Mots-clés

théories linguistiques, langues, variations, plurilinguisme, innovations interculturelles

Keywords

theories in linguistics, languages, variations, multilingualism, crosscultural innovations

PLAN

Le triple enfermement historique des langues

L'enfermement logico-mathématique

L'enfermement sociopolitique

L'enfermement ethno-nationaliste

L'émergence d'expressions nouvelles dans les espaces entre les langues

L'entre est à la fois *avant* et *après* le cloisonnement des langues

Un regard interculturel sur les passages linguistiques

Éléments de l'inventivité de l'entre-les-langues

Un imaginaire contre ou pour l'entre-les-langues

TEXTE

Le triple enfermement historique des langues

- 16 Saussure n'est pas le seul à avoir conçu les langues en objets clos représentés par « la *Langue* » distincte des « paroles » pour chaque langue. On peut développer une analyse diachronique de « l'archéologie » de ce savoir savant ou ordinaire (façon Foucault, 1969 et 1970), ou de l'histoire des idées linguistiques (façon Auroux, 1990-1992). On peut en faire une analyse plus synchronique en termes de formation discursive (façon Foucault toujours), ou de domination linguistique (façon Bourdieu, 1982 et 2001). On peut en faire une analyse interdisciplinaire à l'aide des auteurs précités (entre autres), ou une analyse depuis le champ des sciences du langage (par exemple façon Blanchet

et coll., 2007, comme synthèse récente). Quelque analyse que l'on en fasse, on en arrive à la même conclusion : la pensée occidentale sur les langues, la pensée historiquement dominante – et même hégémonique – sur les langues, a principalement cherché à enfermer les énergies langagières dans des catégories limitatives, artificielles, idéologiques. Cet enfermement obéit à trois forces de restrictions sélectives, autrement dit à trois contraintes de conformation normative : un ordre logico-mathématique techniciste, un ordre sociopolitique discriminatoire et un ordre ethno-nationaliste biologisant.

L'enfermement logico-mathématique

-15 L'ordre logico-mathématique a été plaqué sur les langues de façon récurrente en Occident. Il a été imposé contre le foisonnement complexe et chaotique (au sens non péjoratif de Morin, 1997-2004) des productions langagières. Cette mise en un certain ordre avait et a toujours trois finalités liées : philosophique, esthétique et politique. Sur le plan philosophique, il y a d'abord une successivité particulière et peut-être en partie accidentelle. En effet, les penseurs de la Grèce antique, les premiers en Occident à s'intéresser à l'analyse des pratiques langagières (en tant qu'intellectuels dont les écrits nous sont restés), ont d'abord inventé la philosophie, fondée sur une rationalité logique. Ils ont ensuite analysé les pratiques langagières avec pour critères cette même logique (platonicienne puis aristotélienne) à laquelle il leur a fallu plier les pratiques sociolinguistiques afin qu'elles y correspondent et ne fassent pas exploser ces critères logiques. On est donc très vite passé de l'analyse descriptive, impossible en termes logico-mathématiques puisque les pratiques sociolinguistiques sont organisées selon d'autres ordres et apparents désordres, à une « analyse » *prescriptive*. Pour cette analyse *in vitro*, on a sélectionné des *formes linguistiques* (et non des pratiques sociolinguistiques) qui pouvaient correspondre à un ordre logique (de façon décontextualisée, déshumanisée, désocialisée, pour s'approcher de la « pureté » d'une équation mathématique). On a prescrit ces formes comme étant meilleures *puisque* logiques et on a proscrit d'autres pratiques *puisque* non conformes à cette logique. Cela permettait de conforter les critères et leur application aux questions linguistiques, par un tour de passe-passe circulaire dont la philosophie sortait triomphante. Cette réduction a, en outre, été favorisée

par plusieurs facteurs. D'abord par la xénophobie qui régnait chez ces Grecs, notamment sous la forme de ce que j'ai appelé une glotto-phobie (Blanchet, 2013a et 2013b). Les étrangers étaient considérés comme des *barbares*, c'est-à-dire explicitement comme des gens n'ayant pas de langue et à peine capables d'émettre des bruits animaux (« br-br »). Seuls les Grecs et leur langue étaient considérés dignes d'intérêt. Cela réduisait d'autant l'hétérogénéité chaotique et complexe des pratiques langagières et engageait à la réduire davantage encore avec un certain sentiment de « légitimité » intellectuelle. Ensuite parce que, les formes linguistiques étudiées étant ainsi limitées, on a pu plus facilement y voir des traits logiques universels qui n'étaient en fait que des singularités grecques. On a pu prendre pour une universalité logico-linguistique de l'esprit humain « fonctionnant bien » ce qui n'était en fait que le résultat tronqué d'une vision ethnocentriste. Enfin parce que le processus anthropologique qui a permis d'exercer plus facilement une analyse intellectuelle sur les pratiques langagières a été celui d'une mise à distance des pratiques langagières sous la forme de l'écrit, qui avait déjà pris une importance capitale dans la culture grecque. Or l'écrit fige le processus permanent et foisonnant de l'oralité et chosifie les formes linguistiques. Il est d'ailleurs apparu d'abord sous la forme de liste comptables et de tableaux administratifs, comme l'a montré Goody (1979). Par conséquent l'attention des analystes a été captée par des séries closes et géométriques de formes figées, hors des interactions sociales et des processus de changement permanent qui sont pourtant constitutifs des pratiques sociolinguistiques.

-14 Cette vision parcellaire et artificialisée de pratiques sociolinguistiques réduites et homogénéisées sous des formes logiciennes, écrites, décontextualisées a perduré en Occident (puis dans le reste du monde colonisé par l'Occident) à travers les siècles. La grammaire-logique de la philosophie grecque est devenue la grammaire latine, puis, à travers le prestige du latin, la base des analyses des autres pratiques langagières sous la formes de langues homogénéisées, cloisonnées, artificialisées, dont un excellent exemple est celui du français. On retrouve cette vision dans la grammaire de Port-Royal, dans le « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » de Boileau, dans l'analyse grammaticale dite « logique » enseignée à l'école et ses catégories arbitraires calquées du latin, dans le mythe

de la « clarté » spécifique de la langue française, dans la notion de « maîtrise de la langue » sur laquelle je reviendrai plus loin, dans le modèle du « monolingue natif » qui serait seul capable de « maîtriser » à fond la logique spécifique compliquée des règles grammaticales de sa langue dite « maternelle », ces dernières notions renvoyant déjà à l'ordre sociopolitique (aux normes discriminatoires) et à l'ordre ethno-nationaliste (biologisant).

L'enfermement sociopolitique

- 13 Venons-en donc à l'enfermement par et dans un ordre sociopolitique discriminatoire. Boltanski et Bourdieu ont montré, dans un article précurseur, que « le pouvoir sur la langue est une des dimensions les plus importantes du pouvoir » (1975, p. 12) : le pouvoir sociopolitique se manifeste et s'exerce par un pouvoir sur les pratiques sociolinguistiques. Bourdieu a ensuite montré, dans un ouvrage lui aussi précurseur (1982), que, de façon complémentaire, les pratiques sociolinguistiques sont un des *moyens* et donc l'un des filtres les plus puissants d'accès au pouvoir. De nombreux travaux sur les langues comme objets et comme moyens de pouvoir politique ont confirmé cette interrelation directe, qu'il s'agisse de ceux de Calvet (2001 [1974]) sur le colonialisme, de Klemperer (1996 [1947]) sur la propagande nazie, de Guespin (1985) sur les glottopolitiques dirigistes et néo-libérales, de Morilhat (2008) sur l'impérialisme langagier, de Wionet (2011) sur les liens historiques entre instauration d'un ordre social et instauration d'un ordre linguistique, de Debono (2013) sur les liens entre élaboration d'un ordre juridique et élaboration d'un ordre linguistique, ou mes propres travaux sur les discriminations linguistiques (Blanchet, 2013a), etc. L'État français et la langue française en constituent un exemple archétypique qui a été lui aussi bien étudié (et souvent à la base des travaux à portée plus générales cités ci-dessus), par exemple par Certeau et coll. (1974) sur les politiques linguistiques issues de la Révolution française de 1789, par Vigier (1979) sur le rapport aux langues de l'école française, etc. On trouve de bonnes synthèses récentes de l'ensemble de ces travaux dans Rispaïl (2013) ou Colonna (2013).
- 12 La mise en place et la reproduction d'un ordre sociopolitique au service des dominants (c'est-à-dire de ceux qui tiennent le pouvoir

sociopolitique voire l'ensemble des pouvoirs économique, religieux, culturel, éducatif...) nécessitent la mise en place et la reproduction d'un ordre sociolinguistique. Pour que les dominants préservent leur domination, il leur faut en effet, dans cette optique (et surtout dans un système dit démocratique), réserver l'accès au pouvoir aux membres des groupes sociaux dominants (au sens large incluant des paramètres économiques, culturels, linguistiques, ethniques...). L'une des façons les plus efficaces d'y parvenir est d'organiser un système en boucle où la pratique d'une certaine langue, clairement distinguée et distinctive par rapport à d'autres pratiques sociolinguistiques, est à la fois la condition d'accès au pouvoir et une obligation que ce pouvoir prescrit pour et par l'ensemble du système sociopolitique, y compris surtout par son système éducatif et par son système médiatique, tout en proscrivant les autres pratiques sociolinguistiques. En d'autres termes, le pouvoir politique permet un pouvoir linguistique qui permet un pouvoir politique, dans une boucle fermée. Ceux qui sont au pouvoir (pour des raisons principalement historiques et économiques) ont le pouvoir de dire quelles sont les formes linguistiques exclusives qui permettent l'accès au pouvoir et l'exercice du pouvoir. Il s'agit bien sûr des formes linguistiques choisies parmi les pratiques sociolinguistiques de ces mêmes groupes détenteurs du pouvoir et surélaborées par des membres de ces mêmes groupes au service de leurs propres groupes sociaux : en France et pour le français, ce sont les formes linguistiques de l'aristocratie de cour et de la grande bourgeoisie parisienne, latinisées et retravaillées par des clercs, des grammairiens, des lettrés, un organe de censure royale puis républicaine (l'Académie française), puis un appareil idéologique d'État (Althusser, 1970) : l'école nationale, dont la mission première effective est de sélectionner une élite dite « républicaine » (Bourdieu & Passeron, 1970 ; Baudelot & Establet, 2009) notamment sur des critères linguistiques, et d'écarter des voies prestigieuses la masse des élèves d'origines populaires, régionales, étrangères. Non pas que l'école renonce à leur enseigner ce qu'elle appelle « la maîtrise de la langue ». Mais, d'une part, l'école survalorise les formes linguistiques et les types culturels de rapport aux savoirs que pratiquent déjà les enfants des groupes dominants et dévalorise les pratiques linguistiques et culturelles des enfants des groupes dominés (Lahire, 1993 et 2008 ; Bautier, 2005). Et, d'autre part, la diversité des pratiques sociolinguistiques et des dynamiques de socialisation qui y sont liées est

très résistante au projet réel ou factice d'homogénéisation de la société. Cela instaure de fait une discrimination très efficace, même si la réussite de certains élèves issus des groupes dominés existe et sert d'alibi pour « justifier » ce système globalement discriminatoire, marqué dès ses fondations par une idéologie coloniale (Biberfeld & Chambat, 2013) qui se perpétue dans le cadre d'une hégémonie¹ généralisée.

- 11 Ainsi est mise en place la sacralisation d'une sous-partie d'une langue unique : un français (ou un anglais ou un arabe, etc.) hyper normatif dont le modèle idéal serait la langue pure d'un monolingue natif mononormatif standardisé. Ce français-là est enfermé dans un espace clos, bordé par une frontière affichée comme la plus nette possible (en fait elle ne l'est pas) et bien gardée par la police linguistique depuis les miradors du contrôle linguistique (dont le stéréotype est ce que l'on appelle désormais un *grammar nazi*). L'ensemble du système masque une domination sociopolitique sous une hégémonie linguistique, celle d'une langue qui serait « par nature » supérieure à d'autres pratiques sociolinguistiques. C'est parce qu'il s'agit d'une sous-partie des pratiques sociolinguistiques, ouvertement revendiquée comme sophistiquée, épurée et circonscrite, qu'on peut en envisager la « maîtrise », terme-clé du discours hégémonique francophone sur les langues et notamment sur le français. On ne peut en effet envisager de « maîtriser » une langue qu'à la double condition qu'on considère les pratiques sociolinguistiques comme des comportements « sauvages » dont il faut « prendre le contrôle » pour s'en rendre « maître » et qu'on limite la langue en question à un ensemble clos de formes linguistiques sélectionnées (une prononciation et un lexique standardisés, une grammaire logico-mathématique) excluant les métissages, l'inventivité, la diversification (Blanchet, 2014).

L'enfermement ethno-nationaliste

- 10 L'exclusion des métissages et des diversifications nous conduit à examiner le troisième type d'enfermement, ethno-nationaliste. Les pratiques sociolinguistiques d'un groupe humain (en général identifié par d'autres critères sociohistoriques, y compris arbitraires et imposés [Marcellesi, 1986 ; Blanchet, 2004]) sont un des principaux éléments d'emblématisation de l'identité de ce groupe. Elles ont

en effet deux fonctions existentielles principales et complémentaires : faciliter des relations, dès lors privilégiées, au sein du groupe (fonction de convergence dite « de communication ») et marquer des différences, dès lors renforcées, par rapport à d'autres groupes (fonction de divergence dite « identitaire »). La pluralité spontanée toujours renouvelée des pratiques sociolinguistiques des humains permet tout à la fois ces différenciations et le dépassement de ces différenciations puisque les humains ont la capacité et l'habitude d'être plurilingues. En effet, les humains qui ne comprennent et ne parlent qu'une seule « langue » sont rares et tous les humains ont des pratiques sociolinguistiques plurielles, y compris ceux réputés monolingues (car ils utilisent la pluralité des variations « interne » à leur langue). On observe à travers l'histoire, et de façon intense dans certaines situations, une tendance à instrumentaliser la fonction identitaire des pratiques sociolinguistiques (Calvet, 2001 [1974] ; Blanchet, 2002). Il s'agit alors d'homogénéiser les pratiques sociolinguistiques d'une communauté en supprimant sa pluralité interne de deux façons : d'une part, en rendant les individus et la collectivité monolingues pour qu'on ne puisse plus ou difficilement « franchir la frontière » qui fait contact avec d'autres communautés et, d'autre part, en amenant les membres de la communauté à parler tous de la même façon pour radicaliser leur ressemblance à l'intérieur et leur différence collective vis-à-vis de l'extérieur. Il s'agit de supprimer la pratique plurilingue non contrôlée de langues qui seraient partagées avec des communautés extérieures (langues transfrontalières, langues de migrants...), ainsi que celle de langues ponts, langues intermédiaires plus proches de langues extérieures (langues régionales, interlangues, « sabirs »...). L'un des arguments largement diffusé a été la diabolisation du bilinguisme, tant sur le plan individuel que collectif (Tabouret-Keller, 2011) : il aurait, d'une part, conduit à des difficultés linguistiques individuelles dans chacune des langues pour la pratique desquelles on a imposé le modèle idéologiquement correct du locuteur « monolingue natif » ou « de langue maternelle » – ces termes étant significatifs² ; il aurait, d'autre part, conduit à des difficultés collectives, les bilingues étant des « traîtres » potentiels puisque insérés dans deux loyautés collectives différentes et donc menaçants pour la cohésion de la communauté...

- 9 Les États-nations, qui sont devenus à partir du XIX^e siècle le modèle dominant de l'organisation politique en Europe de l'Ouest, puis dans la quasi-totalité du reste du monde à travers la colonisation, ont pour beaucoup d'entre eux pratiqué cet enfermement linguistique à finalité ethno-nationale, au moins à des moments significatifs de leur histoire : la France depuis la Terreur sous la Révolution française, l'Espagne sous la dictature franquiste, l'Italie sous celle de Mussolini, l'Allemagne nazie, l'Angleterre dominant le Royaume-Uni au XIX^e siècle, l'Union soviétique pendant sa période stalinienne, et, plus loin, la Turquie depuis la révolution nationaliste de Mustapha Kémal, l'Algérie dans les décennies qui ont suivi son indépendance, etc.³. La coïncidence fréquente entre des despotismes politiques et des despotismes linguistiques n'est pas fortuite : le despotisme linguistique est une des formes-clés du despotisme politique y compris de façon masquée sous des régimes apparemment libéraux ou démocratiques (voir l'enfermement sociopolitique ci-dessus). Mais au-delà de ces périodes d'affirmations nationalistes intenses, la dynamique globale tend vers l'idée d'organiser les « cohésions nationales » autour de monolinguisms nationaux (ou, parfois, à d'autres échelles selon l'organisation des États, par exemple les cantons en Suisse ou les communautés/territoires en Belgique). La comparaison des évolutions politiques récentes des États européens montre ainsi un fort repli sur une langue nationale « face à » une perception négative des immigrations (Gout, à paraître) et d'un phénomène dit de « mondialisation ». Même dans des États historiquement plus ouverts à une pluralité linguistique interne, on a vu des tentations, parfois réussies, parfois repoussées, de centration sur une seule langue identitaire, comme pour l'anglais dans certains États des États-Unis.
- 8 La France, une fois de plus, constitue un exemple archétypal (mais pas unique), ici d'enfermement linguistique ethno-national qui rejoint les deux autres facettes de l'enfermement présentées ci-dessus, et qui y ajoute une dimension historique. Lors de la création de l'État-nation « France » par la Révolution de 1789, le projet a été clairement de faire coïncider l'État et la nation : il fallait pour atteindre cet objectif créer une nation française qui n'existait pas auparavant, c'est-à-dire créer une communauté nationale de type ethnique, unifiée autour d'une identité, d'une langue et d'une culture communes (Certeau et coll., 1975 ; Weber, 1982 ; Wionet, 2011). La langue a joué un

rôle central en étant promue totem de l'unité nationale, révérée quasi religieusement, occupant ainsi la fonction symbolique qu'occupait la personne du monarque de droit divin avant la Révolution. C'est bien sûr la langue de la cour et de la grande bourgeoisie qui a été choisie, avec l'argument issu de l'enfermement logico-mathématique et pour permettre d'accentuer fortement sa fonction de clôture sociopolitique. De nombreux travaux ont montré les aspects « religion d'État » (Cerquiglini, 2003 ; Encrevé, 2005), « fétiche » (Boltanski & Bourdieu, 1975) de la politique linguistique monolingue mononormative au profit du français en France. Après les célèbres discours de Barrère et de l'abbé Grégoire « sur la nécessité d'anéantir les patois », ou sur les opposants contre-révolutionnaires et la superstition qui « parlent alsacien ou bas-breton », les décrets de 1793 concrétisent cette politique d'enfermement ethno-nationaliste sur une seule langue. Plusieurs textes légaux imposent ainsi le français et punissent l'usage d'autres langues à l'école, dans l'administration, dans les textes officiels, même dans l'enregistrement des contrats sous seing privé. Cette orientation a été plusieurs fois confirmée par la législation française depuis 1793 jusqu'à nos jours, avec notamment la modification de la Constitution en 1992 et la loi Toubon en 1994. Les débats qui entourent avec outrage toute tentative de reconnaissance, voire de protection, d'autres langues en France (par exemple autour de la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires*, ou de la place des langues dites « d'origine ») mettent à chaque fois crûment en lumière les finalités ethno-nationalistes de l'uniformisation linguistique française.

L'émergence d'expressions nouvelles dans les espaces entre les langues

-7 Pourtant, si ce triple enfermement fonctionnait vraiment totalement, si personne n'y échappait, si personne n'y résistait, si personne ne le dépassait, il n'y aurait ni style individuel (d'auteur, d'interprète, de conférencier, de chacun...), ni caractéristiques collectives (générationnelles, sociales, locales, nationales, culturelles...), ni renouvellement des langues (la plupart des langues actuelles sont issues de

mélanges entre langues précédentes), ni pratiques plurilingues et interculturelles.

L'entre est à la fois *avant* et *après* le cloisonnement des langues

- 6 La perspective traditionnelle structurée par les trois enfermements exposés ci-dessus, en général cumulés, a répandu l'idée qu'il existe des langues qui, non seulement préexistent aux pratiques (lesquelles n'en seraient que des mises en œuvre secondaires), mais surtout constitueraient des entités définies en elles-mêmes et pour elles-mêmes par leur organisation interne clairement distincte pour chaque langue (organisation descriptible en termes logico-mathématiques dits « grammaticaux » ou « linguistiques »). L'observation des pratiques sociolinguistiques, sans catégorisation *a priori* en langues closes de ce type, révèle au contraire un continuum de pratiques et de formes sans frontières, regroupées ici ou là par des polarisations propres à des communautés sociales en partie spécifiques, ouvertes et mêlées les unes aux autres dans une composition toujours variable et renouvelée en fonction des besoins communicationnels et identitaires des individus et des communautés, où le plurilinguisme est très fréquent. Dans les sociétés occidentales où la pression logico-mathématique, sociopolitique et ethno-nationale a été forte, les locuteurs ont été amenés, par domination ou hégémonie (c'est-à-dire de force ou de gré) à réduire l'hétérogénéité de leurs ressources et de leurs pratiques sociolinguistiques pour tendre vers des usages beaucoup plus homogènes et plus contrôlés, sans toutefois empêcher une nécessaire dose de pluralité. À l'échelle du monde, ces situations de langues normées et réifiées sont finalement plutôt rares. La plupart des pratiques sociolinguistiques au monde fonctionne sans et/ou hors normes prescrites et à partir de répertoires plurilingues. Sur les plusieurs milliers de « langues » et variétés identifiées sur Terre (soit selon des polarisations spontanées, soit par des constructions normatives artefactuelles, mentionnées ci-dessus), quelques dizaines seulement font l'objet de ces enfermements à des degrés divers (mais il s'agit des plus répandues). Et à l'échelle de l'ensemble des pratiques sociolinguistiques, les usages hypernormés, contrôlés, purifiés sont rarissimes : on a pu estimer que moins de 3 %

des anglophones du monde utilisent un anglais standardisé (Hughes & Trudgill, 1992) et la proportion est probablement valable aussi pour la 2^e langue la plus diffusée et comparable de ce point de vue, le français. L'idée selon laquelle les pratiques sociolinguistiques des humains relèvent d'un processus permanent de type créolisation a été défendue très tôt dans l'histoire des études linguistiques (Schuchardt, 2011 [1885-1925] ; Meillet, 1926) et a toujours été poursuivie jusqu'aux travaux actuels (Blanchet & Robillard, 2003 ; Blanchet, 2012 ; Robillard, 2008). Mufwene (2005, 2008) montre par exemple que le processus d'émergence des créoles est le même, au fond, que celui des langues romanes à partir du latin, tant sur le plan de l'acquisition par les individus que sur celui des dynamiques collectives de contacts de langues, avec une différence de temporalité due à des conditions sociales différentes (sociétés coloniales esclavagistes de plantation pour les langues dites créoles, sociétés coloniales impériales et post-impériales pour les langues dites romanes).

- 5 C'est à partir de ce continuum que sont découpées des « langues » (ou autres dénominations de variétés linguistiques individuées) qui sont avant tout des catégorisations sociopolitiques à finalité principalement communautaires, souvent (mais pas toujours⁴) issues de polarisations (convergences) spontanées et partielles propres à des communautés sociales, « nations », « ethnies », groupes sociaux divers (Marcellesi, 1986). Et, suite à cette première catégorisation, des constructions logico-mathématiques homogénéisantes, marginales par rapport aux usages effectifs, sont parfois *inventées* (Calvet, 2004) par des grammairiens et autres linguistes, y compris pour servir des enfermements ethno-nationalistes et sociopolitiques – mais pas toujours.
- 4 C'est après ces élaborations artefactuelles qu'on a l'impression que les langues préexistent aux espaces interlinguistiques qui les « séparent ». En fait, « l'entre-les-langues » est plutôt le tissu ordinaire et originel du monde sociolinguistique qui, de ce fait, est là *avant* que des parties de ce continuum soit isolées sous la forme de langues, et qui perdure *après* ce découpage. Il n'est perçu comme un « entre-les-langues » que parce que des idéologies linguistiques dominantes/hégémoniques posent les langues clôturées comme priorité à la fois cognitive, politique et historique.

Un regard interculturel sur les passages linguistiques

- 3 Si l'on considère avec Jullien (2012) ou Demorgon (1996 et 2005) que l'*entre* n'est ni un espace vide ni un espace intermédiaire, c'est-à-dire qu'il n'est pas prédéfini « par défaut » à partir des catégories polarisées du monde humain et social, on peut alors l'envisager comme un espace de passage et d'inventivité marqué par sa propre dynamique. Il permet, à l'inverse, de questionner les polarisations par un renversement copernicien, depuis cette démarche de l'*écart* dont parle Jullien. L'*interculturalisation*, pour reprendre le terme de Demorgon (2005)⁵, n'est pas qu'un processus de juxtaposition ou même au mieux d'articulation de traits culturels empruntés aux deux cultures (ou plus) *entre lesquelles* il se produirait. C'est aussi et surtout un processus créatif où s'invente une culture tierce qui n'est pas réductible à la somme de traits des deux cultures envisagées comme « pôles » de référence. Et, en même temps, c'est un processus de remise en question de ces deux cultures du point de vue de l'*entre*, qui peut conduire d'ailleurs à leur modification.
- 2 Il en va de même pour les dynamiques interlinguistiques qui sont une des modalités des dynamiques interculturelles. Les pratiques socio-linguistiques qui se développent entre les langues (exemples dans le point suivant) ne sont pas que des alternances et des mélanges de langues individuées en « pôles ». Ces pratiques sont aussi constituées d'innovations spécifiques, sur le plan des formes linguistiques ainsi que sur celui des usages existentiels de communication et d'identification (Blanchet & Martinez, 2010 ; Blanchet et coll., 2010). Elles permettent également d'observer comme non évidents les usages et les formes des « langues » polarisées, individuées, et notamment de celles, dominantes, qui font l'objet des enfermements analysés plus haut et que des pressions idéologiques cherchent à imposer comme « allant de soi ». De façon complémentaire, ces pratiques « entre-les-langues » permettent enfin d'observer les « dépolarisations » possibles ou en cours, dans un monde où des pôles dominants cherchent à annexer des pôles résistants, où des communautés linguistiquement dominantes cherchent à assimiler des communautés linguistiquement différentes⁶.

- 1 Il est du reste assez fréquent chez les humains de ne pas « polariser » les pratiques linguistiques en « langues » ou « variétés » individuées, identifiées et dénommées de façon distinctive. Tout comme de nombreux groupes humains se désignent comme étant simplement des « humains » sous le mot usité dans leur groupe en ce sens, des groupes tout aussi nombreux nomment leur parler du même nom que leur groupe ou sous un nom du type « à notre façon ». Ces pratiques linguistiques non polarisées sont invisibilisées par le critère dominant de polarisation en langues individuées et clôturées, qui conduit éventuellement à les englober comme « variétés » en agrandissant les territoires et en déplaçant les frontières linguistiques.

Éléments de l'inventivité de l'entre-les-langues

- 0 La forme la plus visible de l'inventivité de l'entre-les-langues est celle des pratiques plurilingues, individuelles et/ou collectives. L'enfermement des langues a rendu largement dominante une vision du bi-plurilinguisme comme « bi-pluri-monolinguisme », c'est-à-dire comme juxtaposition étanche de pratiques linguistiques de monolingues au sein d'une même personne ou d'une même communauté. Au point que beaucoup de gens ne considèrent « bilingue » ou « plurilingue » que quelqu'un qui le serait « parfaitement », c'est-à-dire sans aucune pratique entre-les-langues (de mélange, d'alternance, d'invention), comme si il ou elle était monolingue dans chacune de ces langues cloisonnées. Après la phase de défiance envers le bilinguisme (voir plus haut), on en est passé à son acceptation à la condition qu'il maintienne les frontières et la suprématie du monolinguisme comme modèle. De très nombreux travaux (Dabène, 1994, ou Zarate et coll., 2008 pour des synthèses) ont profondément remis en question cette vision du plurilinguisme depuis quelques décennies, qu'il s'agisse des plurilinguismes collectifs (voir les travaux fondateurs de Gumperz, 1989), ou individuels (Hymes, 1984 ; Lüdi & Py, 2002 [1986] ; Coste et coll., 1997). Il est devenu clair que ce que l'on appelle *plurilinguisme* n'est pas, sauf exceptions ponctuelles, pratiques séparées de langues étanches mais, à l'inverse, de l'*interlinguisme*⁷ (de l'entre-les-langues), c'est-à-dire pratiques à la fois intermédiaires (mélanges tel le banal « accent », alternances) et

innovantes (invention de formes nouvelles et d'usages nouveaux qui ne sont pas que des transferts d'une langue sur l'autre, tels les français de Marseille, du Québec ou... de partout) (voir à nouveau Blanchet & Martinez, 2010 ; Blanchet et coll., 2010 pour des synthèses francophones, Prudent, 1993 pour le concept approchant d'*interlecte* en contextes créolophones). C'est l'entre-les-langues qui redevient alors le centre, et les langues des périphéries.

- 1 Cette inventivité individuelle et collective des plurilingues n'est, au fond, qu'une des formes que prend ce que l'on peut appeler le *style*. Le lien entre les deux est manifeste chez des écrivains francophones qui font de leur situation plurilingue et interculturelle une ressource stylistique qui subvertit la langue française normative (Gontard, 1981). Dans les pratiques sociolinguistiques « ordinaires » (Labov, 1976 ; Gadet & Tyne, 2004) comme chez celles des écrivains et autres professionnels du discours (Molinié & Cahné, 1994), de façon collective et/ou individuelle, le style est une liberté inventive à partir de la pluralité constitutive des pratiques linguistiques, à la fois comme exploitation originale d'une pluralité préexistante et comme apports créatifs qui ajoutent à cette pluralité. Le style est par définition toujours pluriel. Dans le cadre de l'idéologie dominante du triple enfermement linguistique, les styles sont des *écarts* par rapport aux normes homogénéisantes. L'enfermement linguistique vise en effet à empêcher les styles, car il vise à réduire au maximum, voire à interdire totalement, toute variation, toute originalité, toute liberté, toute créativité. En fait, l'enfermement sociopolitique, dans son caractère discriminatoire, permet certains styles à certaines personnes (par exemple les écrivains de la culture nationale légitimée) et le rejette chez d'autres (par exemple les adolescents des quartiers populaires). On peut à l'inverse poser les styles, dans une théorie de l'entre-les-langues, comme des usages ordinaires puisqu'hétérogènes, comme des usages libertaires puisqu'émancipatoires, qui renvoient une fois de plus les enfermements des langues homogénéisées aux marges de ces usages.
- 2 Enfin, ces trois grands types d'éléments étant liés, cette inventivité de l'entre-les-langues est la dynamique même de l'émergence des ressources linguistiques et de leur renouvellement permanent. Toutes les pratiques linguistiques actuellement existantes, toutes les langues polarisées, même celles triplement enfermées, ne sont que le

résultat provisoire de l'inventivité de l'entre-les-langues. C'est parce que des individus et surtout des groupes ont mêlé leurs ressources linguistiques, ont inventé de nouveaux usages et de nouvelles formes, que ces pratiques ont été transformées à travers le temps comme à travers les espaces géographiques, sociaux et discursifs. On a vu à partir du v^e siècle de l'ère chrétienne des variétés romanes émerger sur du latin et d'autres variétés, à partir du xi^e siècle de l'anglais émerger sur du vieux saxon mêlé à du normand et à d'autres stimuli encore, à partir du xii^e siècle des créoles à base dite « française » émerger sur des langues d'oïl et des langues africaines, à partir du xx^e siècle du « chiac » émerger à Moncton (Acadie) sur du français et de l'anglais locaux non sans imprégnation de langues amérindiennes, et, en y ajoutant des langues africaines, au xxi^e siècle du « camfranglais » émerger au Cameroun (Feussi, 2008)... Et il ne s'agit pas que de mélanges de formes préalables issues de « langues » individuées : il s'agit aussi d'inventer les moyens de dire une façon d'être au monde ici et maintenant, de dire un environnement changeant, de dire et de caractériser des relations humaines et sociales nouvelles, etc. En fait, nous sommes pris dans un processus permanent d'une sorte de créolisation générale que le triple enfermement tente de masquer en nous proposant l'artefact d'une image arrêtée, ajoutant ainsi un autre enfermement, historique, celui du conservatisme, tout aussi arbitraire dans l'absolu que les trois enfermements déjà examinés. Car en effet, il s'agit une fois de plus de poser une frontière, dans le temps ce coup-ci. Mais où borner l'histoire d'une langue polarisée ? À quel moment historique, puisqu'il y a là aussi continuum à des degrés divers ? C'est là qu'on voit la frontiérisation diachronique rejoindre les autres enfermements, en s'appuyant la plupart du temps sur des enjeux sociopolitiques et ethno-nationalistes : certains font émerger la langue française dès les Serments de Strasbourg (ix^e siècle) quand d'autres proposent le xvi^e, voire le xvii^e siècles, soit 700 à 800 ans plus tard...

Un imaginaire contre ou pour l'entre-les-langues

- 3 Le triple enfermement synchronique et diachronique des langues a conduit, en Europe occidentale et dans ses origines méditerranéennes,

néennes, ainsi que dans ses conséquences coloniales, à une croyance en une vision cloisonnée et unifiante des « langues ». Dans cette croyance s'est développé un imaginaire organisé autour d'un totem et de tabous. En continuité d'une quête idéologique plus large que l'on retrouve dans diverses religions *monothéistes* et diverses instrumentalisations scientistes (théories du Big Bang, de l'ancêtre Lucy ou des Indo-Européens par exemple), on a fait de l'unité pensée comme une *unicité* un fétiche, un totem, une divinité, avec tous les dogmes et les intolérances qui en découlent : obligation de la révéler, recherche permanente du commun pensé comme en termes de « comme un » (voir la notion de « langue commune ») et de l'universel centré sur « l'universel » et non sur un *diversel*, mépris de la pluralité voire condamnation comme faute capitale... L'idéologie linguistique (et plus largement nationale) française en constitue un exemple archétypal.

- 4 À l'inverse, une entrée par l'entre-les-langues (et plus généralement par l'entre-deux) permet le développement copernicien d'un imaginaire émancipatoire qui critique et relativise les polarisations, les mises aux normes unifiantes, les frontières, les exclusions, les minorations et les empêchements d'inventer. Mais cela signifie aussi remettre radicalement l'organisation de ce monde en question pour imaginer un autre monde, non seulement dans ses aspects sociolinguistiques, mais aussi plus transversalement par son entrée sociolinguistique qui ouvre sur la totalité des phénomènes humains et sociaux.

BIBLIOGRAPHIE

ALTHUSSER Louis, 1970, « Idéologie et appareils idéologiques d'État. Notes pour une recherche », *La Pensée*, n° 151, p. 3-38.

AUROUX Sylvain (dir.), 1990-1992, *Histoire des idées linguistiques*, Bruxelles, Mardaga, 2 t.

BAUDELOT Christian & ESTABLET Roger, 2009, *L'élitisme républicain*, Paris, Seuil.

BAUTIER Élisabeth, 2005, « Les élèves de milieux populaires et leurs pratiques langagières face aux évidences et exigences de l'école », dans M.-M. Bertucci et V. Houdart-Merot (éds), *Situations de banlieues*, Paris, L'Harmattan-INRP.

BIBERFELD Laurence & CHAMBAT Grégory, 2013, *Apprendre à désobéir. Petite histoire de l'école qui résiste*, Paris, Libertalia, coll. « N'Autre École ».

BLANCHET Philippe, 2002, « La politisation des langues régionales », *Hérodote*, n° 195 (Langues et territoires), p. 85-101. Disponible sur <www.cairn.info/revue-herodote-2002-2-page-85.htm>.

BLANCHET Philippe, 2004, « L'identification sociolinguistique des langues et des variétés linguistiques : pour une analyse complexe du processus de catégorisation fonctionnelle », dans les actes du colloque *Identification des langues et des variétés dialectales par les humains et par les machines*, Paris, École nationale supérieure des télécommunications / CNRS, p. 31-36. Disponible sur <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00003875/document>>.

BLANCHET Philippe, 2012, *Linguistique de terrain, méthode et théorie. Une approche ethnosociolinguistique de la complexité* [2000], Rennes, Presses universitaires de Rennes (réédition corrigée et complétée).

BLANCHET Philippe, 2013a, « Standardisation linguistique, glottophobie et prise de pouvoir », dans M. Rispaïl (dir.), *Langues et pouvoirs, Cahiers de Linguistique*, vol. 39, n° 1, p. 93-108.

BLANCHET Philippe, 2013b, « Repères terminologiques et conceptuels pour identifier les discriminations linguistiques », dans T. Bulot (dir.), *Normes et discriminations. Frontières, espaces et langues, Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n° 4, Paris, L'Harmattan, p. 27-36.

BLANCHET Philippe, 2014, « La "maîtrise de la langue" confrontée aux pratiques sociolinguistiques. Regard sociodidactique sur la face glottophobe d'une notion glottomaniaque », *Diversité*, n° 176 (Langues des élèves langue(s) de l'école), p. 39-47.

BLANCHET Philippe, CALVET Louis-Jean & ROBILLARD Didier de, 2007, *Un siècle après le « Cours » de Saussure. La linguistique en question*, Paris, L'Harmattan.

BLANCHET Philippe & COSTE Daniel (dir.), 2010, *Regards critiques sur la notion d'« interculturalité »*. Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle, Paris, L'Harmattan.

BLANCHET Philippe, KEBBAS Malika & KARA-ABBES Attika Yasmine (éds), 2010, *Influences et les enjeux des contextes plurilingues sur les textes et les discours*, Limoges, Lambert-Lucas.

BLANCHET Philippe & MARTINEZ Pierre (dir.), 2010, *Pratiques innovantes du plurilinguisme, émergence et prise en compte en situations francophones*, Paris, Éditions des Archives contemporaines & AUF.

BLANCHET Philippe & ROBILLARD Didier de (dir.), 2003, *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique, Cahiers de Sociolinguistique*, n° 8, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

- BOLTANSKI Luc & BOURDIEU Pierre, 1975, « Le fétichisme de la langue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 4, p. 2-32.
- BOURDIEU Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- BOURDIEU Pierre, 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude, 1970, *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit.
- CALVET Louis-Jean, 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.
- CALVET Louis-Jean, 2001, *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie [1974]*, Paris, Payot.
- CALVET Louis-Jean, 2004, *Essais de linguistique. La langue est-elle une invention des linguistes ?*, Paris, Plon.
- CERQUIGLINI Bernard, 2003, « Le français, religion d'État ? », *Le Monde* (26 novembre 2003).
- CERTEAU Michel, JULIA Dominique & REVEL Jacques, 1975, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard.
- COLONNA Romain, 2013, *Les paradoxes de la domination linguistique. La diglossie en question*, Paris, L'Harmattan.
- COSTE Daniel, MOORE Danièle & ZARATE Geneviève, 1997, *Compétence plurilingue et pluriculturelle. Vers un Cadre européen commun de référence pour l'apprentissage et l'enseignement des langues : études préparatoires*, Strasbourg, Conseil de l'Europe. Disponible sur <www.coe.int/t/dg4/linguistic/Publications_FR.asp#P465_26519>.
- DABÈNE Louise, 1994, *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues*, Paris, Hachette.
- DEBONO Marc, 2013, *Langue et droit. Approche sociolinguistique, historique et épistémologique*, Fernelmont, Éditions modulaires européennes.
- DEMORGON Jacques, 1996, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Paris, Anthropos.
- DEMORGON Jacques, 2005, *Critique de l'interculturel*, Paris, Anthropos.
- ENCREVÉ Pierre, 2005, *Les droits linguistiques de l'homme et du citoyen*, conférence donnée à l'EHESS.
- FEUSSI Valentin, 2008, *Parles-tu français ? Ça dépend... Penser, agir, construire son français en contexte plurilingue : le cas de Douala au Cameroun*, Paris, L'Harmattan.
- FOUCAULT Michel, 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel, 1970, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.

- GADET Françoise & TYNE Henry (dir.), 2004, « Le style comme perspective sur la dynamique des langues », *Langage & Société*, n° 109, p. 1-8.
- GARCÍA Ofelia, 2012, « Theorizing Translanguaging for Educators », dans C. Celic et K. Seltzer, *Translanguaging: A CUNY-NYSIEB Guide for Educators*, p. 1-6.
- GONTARD Marc, 1981, *Violence du texte : littérature de langue française*, Paris-Rabat, L'Harmattan/SMER.
- GOODY Jack, 1979, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit.
- GUESPIN Louis, 1985, « Introduction. Matériaux pour une glottopolitique », *Cahiers de linguistique sociale*, n° 7, p. 14-32.
- GOUT Michel, à paraître, *Le rapport entre langue et intégration à travers l'analyse comparative des dispositifs organisationnels des cours linguistiques d'intégration aux jeunes migrants hors obligation scolaire. Étude comparative des dispositifs en Allemagne, Belgique, France et Royaume-Uni*, thèse de doctorat sous la direction de S. Clerc, Université d'Aix-Marseille.
- GUMPERZ John, 1989, *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Éditions de Minuit.
- HUGHES Arthur & TRUDGILL Peter, 1992, *English Accents and Dialects*, Londres, Arnold.
- HYMES Dell, 1984, *Vers une compétence de communication*, Paris, Didier.
- JULLIEN François, 2012, *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, Paris, Galilée.
- KLEMPERER Viktor, 1996 [1947 pour l'édition originale en allemand], *La langue du III^e Reich*, Paris, Albin Michel.
- LABOV William, 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit.
- LAHIRE Bernard, 1993, *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l'« échec scolaire » à l'école primaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- LAHIRE Bernard, 2008, *La raison scolaire. École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Paideia ».
- LÜDI Georges & PY Bernard, 2002, *Être bilingue* [1986], édition révisée, Berne, Peter Lang.
- MARCELLESI Jean-Baptiste, 1986, « Actualité du processus de naissance de langues en domaine roman », *Cahiers de linguistique sociale*, n° 9, p. 21-29.
- MARCELLESI Jean-Baptiste avec la collaboration de BULOT Thierry & BLANCHET Philippe, 2003, *Sociolinguistique (épistémologie, langues régionales, polynomie). Textes choisis de Jean-Baptiste Marcellesi précédés d'un entretien*, Paris, L'Harmattan.
- MEILLET Antoine, 1926, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Honoré Champion.

- MOLINIÉ Georges & CAHNÉ Pierre (dir.), 1994, *Qu'est-ce que le style ?*, Paris, PUF.
- MORILHAT Claude, 2008, *Empire du langage ou impérialisme langagier ?*, Paris, Page Deux.
- MORIN Edgar, 1997-2004, *La méthode*, Paris, Seuil, 6 t.
- MUFWENE Solikoko, 2005, *Créoles, écologie sociale, évolution linguistique*, Paris, L'Harmattan.
- MUFWENE Solokoko, 2008, *Language Evolution: Contact, Competition and Change*, New York-Londres, Continuum International Publishing Group.
- PRUDENT LAMBERT Félix, 1993, *Pratiques langagières martiniquaises : genèse et fonctionnement d'un système créole*, thèse de doctorat en sciences du langage, sous la direction de J.-B. Marcellesi, Université de Rouen Haute-Normandie.
- RISPAIL Marielle (dir.), 2013, *Langues et pouvoirs*, *Cahiers de linguistique*, vol. 39, n° 1.
- ROBILLARD Didier de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2 t.
- SCHUCHARDT Hugo, 2011, *Textes théoriques et de réflexion, 1885-1925*, édition bilingue établie par R. Nicolai et A. Tabouret-Keller avec la collaboration de P. Caussat et de E. Carpitelli, Limoges, Lambert Lucas.
- TABOURET-KELLER Andrée, 2011, *Le bilinguisme en procès (1840-1940)*, Limoges, Lambert-Lucas.
- VIGIER Philippe, 1979, « Diffusion d'une langue nationale et résistance des patois en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, vol. 9, n° 25, p. 191-208.
- WEBER Eugen, 1982, *La fin des terroirs*, Paris, Fayard.
- WIONET Chantal, 2011, « La langue commune : questions critiques », dans S. Banca-Rosoff, J.-M. Fournier, Y. Grinshpun et A. Regent-Susini (éds), *Langue commune et changements de normes*, Paris, Honoré Champion, p. 135-145.
- ZARATE Geneviève, LÉVY Danièle & KRAMSCH Claire, 2008, *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme / Handbook of Multilingualism and Multiculturalism*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.

NOTES

1 J'emploie *hégémonie* au sens gramscien du terme, c'est-à-dire une domination inculquée et acceptée, devenue inconsciente en tant que telle, *via* un endoctrinement idéologique.

2 On a même fait croire qu'il aurait conduit à de graves pathologies psychologiques comme la schizophrénie.

3 On en trouve une liste déjà longue mais qui pourrait l'être davantage sur le site <www.axl.cefan.ulaval.ca/monde/polassimilation.htm> de l'Université Laval à Québec.

4 Il peut s'agir de projets politiques beaucoup moins spontanés et beaucoup plus volontaires, plus artificiels, voire imposés à des populations, comme l'ont été l'élaboration et la diffusion du français standard.

5 Coste et moi-même avons proposé le terme *alterculturation* dans le même fil d'idées (Blanchet & Coste, 2010).

6 On rend compte plus fréquemment de ce phénomène, en termes sociolinguistiques par une autre métaphore : celle de la *satellisation* de langues minorées dans le *champ gravitationnel* de langues dominantes, au point d'assimiler ces langues à des variétés à peine individuées de langues dominantes, comme par exemple le corse par rapport à l'italien, le picard par rapport au français, l'algérien par rapport à l'arabe, etc. (Marcellesi, 2003 ; Calvet, 1999).

7 García (2012) parle de *translanguaging*, littéralement « translanguer », c'est-à-dire « pratiquer à travers les langues ».

AUTEUR

Philippe Blanchet
PREFics, Université Rennes 2

Être mère, entre tradition et modernité : transmission et transgression des identités de genre dans des interactions familiales

*Motherhood between Tradition and Modernity: Transmission and
Transgression of the Gender Identities in the Family Interactions*

Sandra Tomc et Sophie Bailly

DOI : 10.35562/iris.1382

Droits d'auteur

All rights reserved

RÉSUMÉS

Français

Cet article examine comment, par leur discours, les femmes se construisent comme mère, dans leurs interactions avec leurs enfants adolescent-e-s, occasionnellement avec leurs maris, contribuant ainsi à la reproduction sociale des stéréotypes de masculinité et de féminité ou, au contraire, de quelle façon elles rompent avec la tradition et proposent des modèles alternatifs. Acceptent-elles ou non leur héritage symbolique en matière de genre ? En voulant la reproduire, comment réinvestissent-elles la dimension genrée dans un contexte d'interactions verbales avec leurs adolescent-e-s, les renvoyant ou pas à leurs « origines » culturelles ? Les mères dépassent-elles le modèle de binarité des sexes traditionnel pour parvenir à un modèle agentif ? À travers le continuum de normativité et d'agentivité, l'entre-deux prend tout son sens : en quoi l'imaginaire linguistique constitue-t-il un espace à construire, un « à travers » ?

English

This research paper examines the way women discursively construct themselves as mothers, in their interactions with their teenage children, and occasionally with their husbands, and the way they thus contribute to the social reproduction of manhood and womanhood stereotypes or on the contrary break with the tradition to propose alternative models. Do they or don't they accept their symbolic heritage as regards sex and gender? While intending to reproduce this heritage, how do they reinvest the gendered dimension in the context of verbal interaction with their teen-agers, sending them back or not to their cultural "origins"? Do the mothers go beyond the traditional binary model of sex and gender to reach an agentive model? Through the continuum that goes from normativity to agentivity, the idea of an in-between stage makes sense: in what way does the linguistic imaginary constitute an area to be forged, a crossing space?

INDEX

Mots-clés

stéréotypes, genre, imaginaire linguistique, entre-deux, agentivité, interactions verbales

Keywords

stereotypes, genre, linguistic imagination, in-between, agentivity, verbal interactions

PLAN

La construction sociolangagière des identités de genre : contexte

Le rapport Genre et Langage

La variable genre dans l'analyse de discours et de conversation

Application du modèle de l'imaginaire linguistique (culturel ou social) et le rapport des normes objectives et subjectives : la dimension langagière des identités genrées

Le stéréotype genré comme imaginaire social ?

Mise en évidence de la dimension langagière des identités hommes/femmes/garçons/filles

L'identité comme une trajectoire : identité héritée et identité acquise

Des interactions parents/adolescent-e-s à la création d'un corpus

Premières analyses discursives longitudinales : convergences et particularismes dans les conversations

Contribution à la reproduction sociale des stéréotypes de masculinité et de féminité

Revendication de modèles alternatifs et agentivité

Conclusion

TEXTE

La construction sociolangagière des identités de genre : contexte

-16 Sur les traces d'Anne-Marie Houdebine (2003), auteure de la théorie de l'imaginaire linguistique, notre travail d'analyses de la langue consiste à débusquer les signes linguistiques et langagiers d'une

construction des identités de genre à l'œuvre dans les discours les plus banals et quotidiens. Nos recherches de thèse sous sa direction (Bailly, 1989 ; Tomc, 2006), dans le domaine *Genre et Langage*, nous ont permis d'explorer diverses façons dont les discours, qu'ils soient familiers ou médiatiques, construisent des distinctions entre les hommes et les femmes, les rôles qu'ils et elles doivent assumer, ou la façon dont ils et elles doivent parler, se parler ou se taire dans divers contextes.

- 15 Les mères continuent à assurer la transmission des valeurs. Toutefois, si elles sont les garantes de la reproduction sociale des stéréotypes de féminité et de masculinité avec leurs enfants, tentent-elles d'imposer des codes normatifs traditionnels et/ou se manifestent-elles aussi sur le paradigme de l'agentivité ?

- 14 Nous abordons dans un premier temps les apports de la pensée houdebinienne à l'étude de notre objet privilégié, les discours genrés du quotidien. Nous revenons en particulier sur les convergences sur le rapport Genre et Langage avant d'aborder le débat métalinguistique qui oppose les termes genre et sexe. Nous développons le concept d'imaginaire – qu'il soit linguistique, culturel ou social – et les normes objectives et subjectives avant de présenter le stéréotype dans une perspective interactionnelle, à la croisée des normes prescriptives et communicationnelles, afin de mettre en évidence la dimension linguistique et langagière des identités genrées.

- 13 Nous examinons ensuite la façon dont, par leur discours, des femmes se construisent comme mère, dans leurs interactions avec leurs enfants adolescent-e-s, occasionnellement avec leurs maris, et comment elles contribuent à la reproduction sociale des stéréotypes de masculinité et de féminité ou, au contraire, rompent avec la tradition et proposent des modèles alternatifs. Acceptent-elles ou non leur héritage symbolique en matière de genre ? En voulant la reproduire, comment réinvestissent-elles la dimension genrée dans un contexte d'interactions verbales avec leurs adolescent-e-s, les renvoyant ou pas à leurs « origines » culturelles ? Les mères dépassent-elles le modèle de binarité des sexes traditionnel pour parvenir à un modèle agentif ? À travers le continuum de normativité et d'agentivité, l'entre-deux prend tout son sens : en quoi l'imaginaire linguistique constitue-t-il un espace à construire, un « à travers » ?

-12 Selon Michel Dorais,

Nous vivons dans un régime d'apartheid sexuel : les femmes sont comme ceci, les hommes, comme cela ; [...] on se doit d'être masculin ou d'être féminin, toujours en conformité avec notre sexe biologique. Dans cette optique, chaque catégorie sexuelle est censée connaître un développement particulier sur les plans psychique, relationnel et culturel. [...] Les identités de sexe, de genre et d'érotisme [orientation sexuelle] apparaissent encore aujourd'hui à ce point « naturelles », évidentes et indiscutables que la plupart d'entre nous se font un devoir de correspondre aux identités qui leur ont été assignées. (1999, p. 8)

La visibilité de l'identité féminine et masculine semble donc construite socialement. Les paradigmes s'actualisant autour de cette distribution arbitraire nous amènent à réfléchir en termes de pluralité et de diversité. Le dualisme construit par les discours familiaux propose-t-il des alternatives à un système binaire ? L'imaginaire linguistique des familles qui composent l'échantillon humain de l'étude que nous présentons s'oriente-t-il vers des positionnements stratégiques familiaux mettant en cause la norme et amenant une vision déconstructiviste de la performance genrée (Butler, 1990) ?

Le rapport Genre et Langage

-11 La réflexion qui nous anime ici a pris naissance dans une question de recherche commune : comment l'identité genrée agit-elle sur les interactions langagières dans la conversation familiale ? L'identité se construisant dans la conception imaginaire de l'autre et de soi par le discours, nous partons des postulats suivants : hommes et femmes (garçons et filles) développent des cultures sociolangagières spécifiques ; on s'adresse différemment aux hommes et aux femmes (aux garçons et aux filles) ; les comportements verbaux, les discours médiatiques, scolaires, parentaux, etc., indiquent les comportements à adopter pour être reconnu(e) en tant qu'homme ou femme.

La variable genre dans l'analyse de discours et de conversation

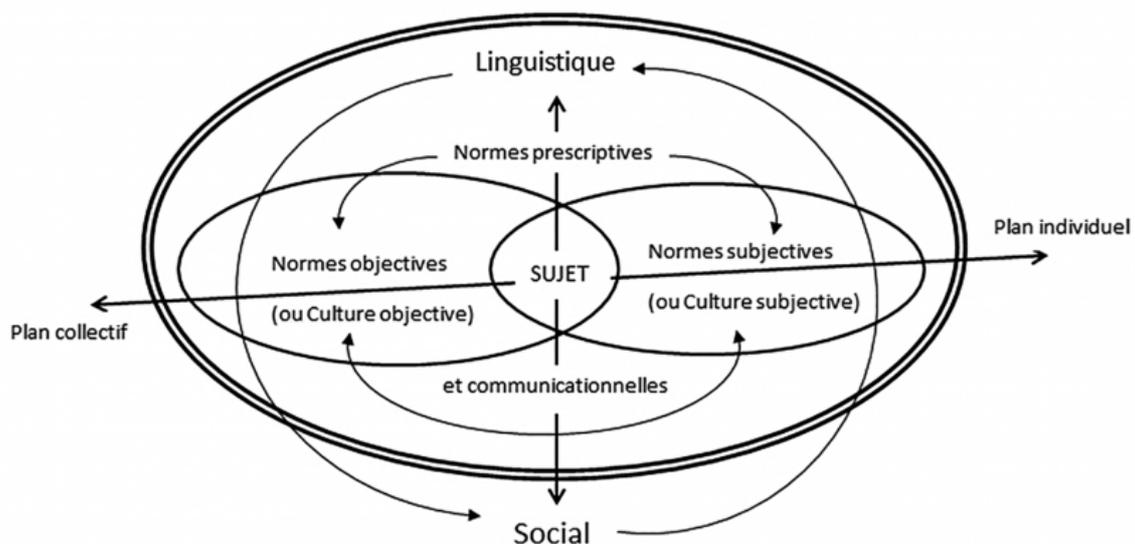
- 10 Avant de présenter l'application du modèle de l'imaginaire linguistique à la dimension langagière des identités genrées, nous commençons par resituer le lien qui unit les notions de sexe, de genre et d'identité dans un contexte qui est celui de l'émergence de l'idée de contestation de la conception naturaliste de la différence des sexes.
- 9 À la suite des travaux de Simone de Beauvoir (1949) et Michel Foucault (1969, 1976), Ann Oakley (1972) aux États-Unis commence à dénoncer les stéréotypes liés aux hommes et aux femmes et tente de faire apparaître la distinction entre sexe biologique (référence aux différences biologiques entre mâles et femelles) et social. Depuis la fin des années 1990, Monique Wittig (1992) et Judith Butler (1990) démontrent la dimension sociale et construite des catégories de genre pour interroger les systèmes de relations hiérarchisées des rapports entre les sexes.
- 8 Depuis plusieurs décennies, le genre a été invoqué comme signifiant et moteur des rapports sociaux de sexe par les études féministes (Delphy, 2001). Le sexe est traversé par le social (Vidal, 2006) qui opère une division du vivant dans une catégorisation binaire du masculin et du féminin. Ce principe de partition ordonne une répartition de leurs attributs, exclusifs, opposés et hiérarchisés. À ce titre, le genre désigne ce système de rapports de pouvoir qui établit les hommes dans une position dominante et désigne l'hétérosexualité comme référence.

Se substituant à des catégories telles que le « sexe » ou la « différence sexuelle » dont elle conteste le déterminisme biologique et l'usage auto-explicatif, la notion de « genre » [attire] l'attention sur la construction sociale des catégories de sexe [...]. (Varikas, 2006, p. 15)

Application du modèle de l'imaginaire linguistique (culturel ou social) et le rapport des normes objectives et subjectives : la dimension langagière des identités genrées

- 7 Les représentations du genre dans ses relations avec les pratiques conversationnelles sont appréhendées à partir de la culture subjective – ensemble d'attitudes, d'opinions, de croyances et aussi de pratiques –, saisie dans les discours individuels, et de la culture objective, saisie dans un ensemble de textes et de discours publics. La mise en perspective de ces deux ensembles culturels permet de faire l'hypothèse de rétroactions (flèches courbes) et de tensions (flèches droites) entre le collectif et l'individuel et entre le social et le linguistique, qui traversent le sujet et s'actualisent par des normes objectives ou objectivées, et des normes subjectives ou subjectivées (comme illustré par la fig. 1).

Figure 1. – Représentation dynamique de l'imaginaire linguistique inspirée du modèle d'Anne-Marie Houdebine (2003).



- 6 Les normes objectives (ou culture objective) impliquent des normes statistiques, dégagées à partir de l'analyse des usages, et des normes systémiques, qui relèvent de la régulation interne du système. Les normes subjectives (ou culture subjective) se composent de normes

fictives et de normes identitaires (Houdebine, 1997). Les normes prescriptives et communicationnelles rendent compte du fait que la langue est constituée d'un ensemble de règles plus ou moins figées et partagées, donnant lieu à des stéréotypes, et qu'elle est aussi un instrument adaptable aux besoins de communication dans un groupe donné.

- 5 La problématique de l'imaginaire linguistique nous permet de définir les pratiques langagières des mères. Nous nous basons sur la façon dont les enfants/adolescent-e-s sont exposés à des normes de genre qui sont censées indexer leur appartenance à une identité genrée, participant des représentations sociales et subjectives. L'identité de genre est le sentiment que l'on est masculin ou féminin.

Il est de l'ordre psychologique (un sentiment d'appartenance), culturel et social (les attentes et le regard des autres), il précise et confirme qui nous sommes en tant qu'être sexué. (Dorais, 1999, p. 15)

- 4 Dès lors, nous comprenons toute l'importance et la complexité de l'imaginaire linguistique qui est à l'œuvre au sein des processus de construction identitaire pour l'individu et les groupes sociaux. Nous allons dégager le rôle joué par les stéréotypes dans les interactions mères/adolescent-e-s pour tenter d'en apprécier l'importance.

Le stéréotype genré comme imaginaire social ?

- 3 L'usage linguistique apparaît comme un marqueur identitaire déterminant. L'établissement de deux groupes distincts (hommes et femmes) entraîne un effet d'organisation sous forme d'opposition. Ainsi, leurs caractéristiques distinctes structurent une division dans la représentation de ces caractéristiques puis dans leur attribution.
- 2 Les deux pôles que sont « l'homme » et « la femme » en tant que représentant-e-s archétypaux/ales de ce que doivent être (normes prescriptives) un « homme » et une « femme » relèvent des stéréotypes. Le stéréotype est une nécessité identitaire.

Considérés comme des schèmes collectifs du penser, réducteurs du réel, de ses particularités, datés et figés, dépositaires des tensions

entre groupes sociaux ou bien considérés comme éléments qui participent d'une construction lente d'une réalité sociale et culturelle à laquelle on ne peut échapper, les stéréotypes doivent s'envisager du point de vue de leur nécessité dans l'acquisition des connaissances qui constituent le lien social et culturel entre les individus. (Bourdieu, 2007, p. 47)

- 1 Le stéréotype est une « construction de lecture » nécessitant une activité cognitive complexe. Aussi, comme le soulignent Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot,

[...] plutôt que de stéréotype, il faudrait donc parler de stéréotypage. C'est-à-dire de l'activité qui découpe ou repère, dans le foisonnement du réel ou du texte, un modèle collectif figé. (1997, p. 26)

[Cette] [...] représentation qui n'évolue plus, victime d'un processus de figement [...], dont la pertinence pratique en discours est essentiellement due à son fonctionnement simplificateur univoque, et à une stabilité rassurante pour les membres du groupe ou de la communauté concernée. (Cuq, 2003, p. 215)

- 0 La « pensée préjudicative », qui est « l'élaboration mentale simplifiée et unifiée » pour tout le groupe (Mannoni, 1998, p. 24-25), constitue un système de pré-connaissance qui, avec les stéréotypes, forme la base d'économie cognitive et de facilité de communication propre aux représentations. Le stéréotype produit des images réductrices, figées, souvent stigmatisantes et déclassantes. Il est un outil de classement et d'évaluation qui indique les conduites à suivre ou à proscrire, à partir d'idéaux ou d'interdits. Mais, à la croisée des normes prescriptives et communicationnelles, le stéréotype est aussi un outil cognitif utile à la communication en tant qu'il véhicule des significations culturellement partagées (Saville-Troike, 1989).
- 1 Si comme le montre Janet Holmes en étudiant le cas d'une femme qui joue discursivement son rôle de mère différemment selon la situation (Holmes, 1998), adopter un parler féminin stéréotypé est un choix qui dépend du contexte (du lieu, du moment, du statut et des intentions des personnes), le sexotype (Bailly, 2009) peut-il être appréhendé comme une image sociolangagière genrée ?

Mise en évidence de la dimension langagière des identités hommes/femmes/garçons/filles

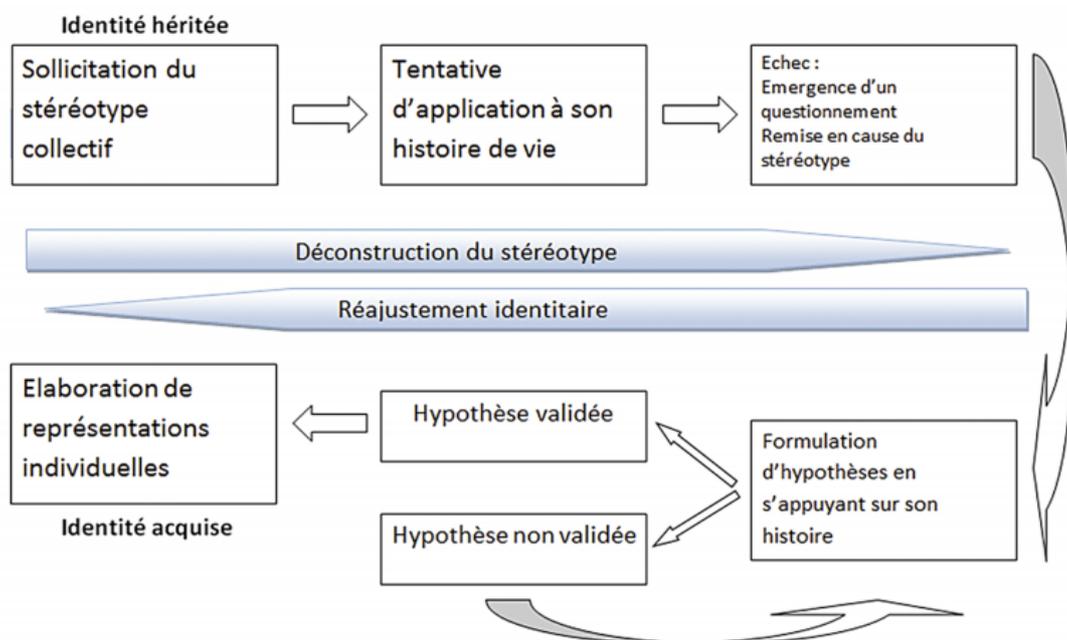
- 2 L'implication du genre dans l'identité est fondamentale puisqu'elle inclut également la notion d'identité féminine ou masculine. Le rapport entre genre et identité se pose au niveau de leur définition (qu'est-ce qu'un homme, qu'est-ce qu'une femme ?), de leur successivité, de leur construction, de leur utilité.
- 3 Nous nous appuyons sur les concepts d'identité héritée et d'identité acquise pour mettre en évidence la dimension linguistique et langagière des identités hommes/femmes/garçons/filles. Si la langue permet aux individus de se définir et de définir leur rapport aux autres, elle est aussi l'outil par lequel se construit l'identité. Cette identité se bâtit en lien avec les « choix » linguistiques de l'individu et fait de lui « un sujet historique en devenir par les langues et le langage » (Molinié, 2002, p. 39). Les hommes et les femmes font partie de divers groupes sociaux, ils ont de multiples appartenances et tiennent des rôles multiples. De fait, l'identité est objectivement encadrée par le genre et par les stéréotypes de féminité et de masculinité associés et peut émerger dans l'usage du langage.
- 4 L'inscription sociale du sujet n'est pas seulement assurée par une appartenance sociale imposée (déterminisme), mais aussi par une histoire transgénérationnelle assumée qui suppose une possibilité d'évolution et de transgression. Ainsi la langue construit l'identité à un niveau micro (individuel), également à un niveau méso (interactions sociales), et aussi à un niveau macro (sociétal).
- 5 Nous ne considérons pas l'identité comme une donnée figée (Abdallah-Preteille, 2006), mais plutôt comme une action, comme une construction permanente toujours en évolution et en recomposition, conduisant vers une identité plurielle. Cette construction se fait dans l'interaction puisque l'identité est co-construite dans la dialectique entre soi et l'autre.
- 6 Dans quelle mesure la construction identitaire maternelle se manifeste-t-elle dans le discours mère/adolescent-e-s ? Comment l'interaction genrée impacte-t-elle le processus de construction

identitaire de la mère ? Comment les femmes, dans leur rôle maternel (ou maternant ?), se situent-elles par rapport aux archétypes traditionnels ?

L'identité comme une trajectoire : identité héritée et identité acquise

- 7 Nous avons formalisé ces concepts par le biais d'un schéma. La construction identitaire suit un cheminement qui commence avec une réflexion sur les stéréotypes émergeant de l'identité héritée de l'individu, se poursuit avec une tentative d'application à sa propre vie, et qui aboutit à l'émergence d'une identité acquise, résultant d'un parcours. En nous appuyant sur les concepts d'identité héritée et d'identité acquise, nous voulons rendre compte de la nature dynamique et évolutive de l'identité sociale, que Anthony Giddens (2000) envisage comme une trajectoire (fig. 2).

Figure 2. - La trajectoire de l'identité (Tomc et coll., 2012).



- 8 Ce processus peut être saisi à travers la mise en évidence de deux étapes successives : la reproduction ou la déconstruction du stéréotype et le réajustement identitaire qui s'en suit. Les choix des groupes de référence vont baliser la trajectoire sociale et personnelle : au

cours de leur parcours scolaire, professionnel, familial par exemple, les individus sont amenés à se constituer une identité sociale et à adopter une attitude donnée par rapport aux normes linguistiques en concurrence, mais aussi par une histoire future transgénérationnelle (concept d'identité transmise, inscrite dans des pratiques et des institutions sociales dans lesquelles les individus – femmes et hommes – peuvent se repositionner, voir Druxes, 1996).

Des interactions parents/adolescent-e-s à la création d'un corpus

- 9 Les 29 conversations en famille sur lesquelles s'appuie notre étude sont spontanées et enregistrées au vu et au su des témoins. Afin de limiter l'intrusion dans leur sphère familiale, nous leur avons fourni un dictaphone afin qu'ils enregistrent leurs interactions verbales quand ils le souhaitent, sans leur imposer notre présence quotidienne. Dans le même souci de respect de leur intimité, nous ne leur avons pas prescrit de thème de discussion. Ce corpus, dont l'exploitation est à ce jour inédite, est issu d'une recherche doctorale (Tomc, 2006).

Tableau 1. – Récapitulatif des catégories socioprofessionnelles des témoins.

Conversation	Âge parent * Mère * Père	Niveau étude * Mère * Père	Profession des mères	Profession des pères	Âge et sexe de l'adolescent-e (<i>F pour Féminin ; M pour Masculin</i>)	Classe
1, 3, 4, 5, 7, 8, 11, 12, 13	M. 39 P. 43	M. CAP P. Bac	Mère au foyer	Salarié assurance	9 / F 11 / F	CM1 6 ^e
14, 15, 16, 24, 29	M. 52 P. 51	M. Niveau Bac P. Niveau Bac+3	Mère au foyer	Professeur de maths	13 / G	5 ^e
2, 6, 9, 10, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28	M. 43 P. 47	M. Niveau Bac P. BTS	Mère au foyer	Agent de maîtrise Fnac	13 / G	4 ^e

Premières analyses discursives longitudinales : convergences et particularismes dans les conversations

- 10 Dans cette partie, nous présentons des exemples d'énoncés qui rendent compte, d'une part, de comportements et attitudes normatifs par rapport aux stéréotypes de masculinité et de féminité traditionnels et, d'autre part, de comportements et attitudes transgressifs qui défient les catégorisations stéréotypées.

Contribution à la reproduction sociale des stéréotypes de masculinité et de féminité

- 11 Quelles ressources verbales les mères mobilisent-elles pour transmettre les stéréotypes de genre des pratiques conversationnelles ?
- 12 **1. Les termes d'adresse**
Les représentations du genre s'actualisent au niveau verbal, dans l'utilisation asymétrique du langage, notamment par le biais des termes d'adresses affectifs : *demoiselle, mademoiselle, ma chérie, ma petite chérie, ma petite fille* du côté des filles, alors qu'on relève les dénominations suivantes pour les garçons : *mon fils, bandit*.
- 13 **2. L'usage du mot <merde> et ses dérivés**
Les filles et les femmes sont socialement perçues comme plus souvent réceptrices que productrices de jurons et d'injures, même si la réalité dément fréquemment cette représentation (Ernotte & Rosier, 2004). Lorsque nous relevons un mot marqué tel que *merde*, dans le discours des filles, les mères y réagissent par une demande de correction (1) alors même qu'elles emploient ce mot sous diverses formes en interaction avec les fils (2).

- (1) F1¹ *ah oui il a peut-être oublié mon anniversaire oh **merde***
 M **pardon**
 F1 rien
 F2 *elle a dit **merde***
 M *oui ben **t'as pas besoin de répéter** hein à sa place*

- (2) M *c'est parce qu'il **s'emmerde** en fait*
 M *oh il **merde** en ce moment*
 M *c'est pas un petit cadeau de **merde** les chocolats hein*
 M *moi je demande pas mieux moi ça **m'emmerde** de venir te chercher*

14 3. Les instructions domestiques

La répartition traditionnelle des rôles genrés fait partie intégrante de l'imaginaire social. Statistiquement, il semble que les femmes continuent à assumer plus souvent que les hommes les tâches domestiques. L'éducation et l'identification sont la cause de la division genrée des rôles et des tâches. On remarque une divergence dans le corpus à propos des tâches domestiques : les filles (3, 4, 5) sont plus sollicitées que les garçons (6) pour aider la mère.

- (3) M *tu **essuies la vaisselle***
 M *alors A*** **tu mettras le tablier***

- (4) M *L*** tu viens **débarrasser la table** bon allez dépêche-toi on va aller euh voilà bon le repas est fini et **la vaisselle j'espère qu'elle sera bien faite** hein allez c'est bon*

- (5) M *alors tiens je vais te montrer un une astuce regarde quand quand dans ta main je te montre*
 F *ah oui oui oui je sais*
 M *tu les prends en deux **là on arrive à bien servir** astuce*

- (6) G *et ben on fera à manger hein*
 M *moi **je veux pas que tu te serves du four** hein*
 G *oh la la*
 M *non eh c'est dangereux*
 G *mais oui*

15 4. Les comportements amoureux

Certains échanges font référence à la vie amoureuse des enfants. Dans l'un des cas, la mère en conversation avec sa fille contribue à la reproduction sociale de stéréotypes genrés lorsqu'elle lui indique les comportements acceptables (passer les doigts dans les cheveux) et

inacceptables (passer des mains sales dans les cheveux de sa fille). Il s'agit peut-être aussi d'une manière indirecte de vérifier le degré d'intimité corporelle entre sa fille et son petit ami (7).

- (7) M non alors il faut faire attention A*** que ton cop- ton petit copain n'ait pas les mains sales quand **quand il te passe les doigts dans les cheveux** hein (rire)

Dans l'extrait suivant, la fille montre à la mère un dessin fait pour elle par un camarade de classe, ce qui conduit la mère à définir ce garçon comme « l'amoureux » de sa fille, proposition d'ailleurs refusée par sa fille (8).

- (8) F la lecture regarde ah voilà le dessin que S*** m'a fait
 M alors on y va la demoiselle L***
 F regarde S*** ce qu'il m'a fait
 M il est gentil dis donc il est drôlement gentil S***
 F S***
 M c'est **ton amoureux**
 F **non c'est pas mon amoureux non je suis pas amoureuse de lui**
 M allez stop bon allez on y va

Avec ces extraits (7 et 8), nous voyons que les mères sont préoccupées par la vie amoureuse de leurs filles, qu'elles veulent partager cette intimité avec elles comme l'a montré Deborah Tannen (2003). Mais elles s'intéressent aussi à celle des fils. Dans l'extrait qui suit, la mère souligne plutôt le caractère éphémère et instable des amours adolescentes, par une pluralisation du terme amour (*dans toutes tes amours*), l'emploi de l'article indéfini (*une chérie*) et par une actualisation temporelle (*en ce moment*) (9).

- (9) M et ouais comment ça se passe **dans toutes tes amours** tu as **une chérie en ce moment**
 G non

Le prochain exemple met en exergue un stéréotype *quand un mec vient draguer leur fille ils (les pères) de notre corpus aiment pas ça* (10).

- (10) P *pourquoi tu croyais que je l'aimais pas parce qu'il était arabe*
G *je sais pas*
M *papa il est tu sais **les pères ils sont tous comme ça quand un mec vient draguer leur fille ils aiment pas ça***

Nous constatons l'acte de solidarité évident de la mère envers son mari, dans le déplacement du paradigme de père *peut-être raciste* à celui de père *jaloux/protecteur de sa fille*.

16 **5. Les bonnes manières féminines**

Nous relevons également dans le sous-corpus mères/filles une activité de guidage des bonnes conduites, relevant d'un discours impositif (11, 12, 13) qui n'apparaît pas dans le corpus mères/fils.

- (11) M A *** ***tu lèves le coude tu ramasses ta chaise tu mets bien tes pieds en dessous***
*parce que là tu es vraiment mal installée voilà L *** c'est pareil **tu remets ta serviette***

(12) M ***assieds toi bien** ma chérie*

(13) M L *** ***on mange pas dans le plat** ma petite fille*

Ces particularismes pointent les manières dont les mères révèlent leurs propres conceptions sous-jacentes de la masculinité et de la féminité, sous forme d'idéaux, et modélisent potentiellement pour leurs enfants garçons et filles les conduites à tenir pour être un homme ou une femme respectables, y compris dans leurs rôles d'amants, d'époux ou de parents.

17 **6. Intégration des identités genrées par les enfants**

Ces échanges permettent à l'adolescent-e de recevoir en miroir son image propre et donc d'intérioriser progressivement qui il/elle est. La théorie de Henri Wallon (1934) pose que le Moi se développe par étapes successives. L'affirmation de soi passe par la connaissance et l'acceptation de l'être sexué, avec la phase d'identification au parent du même sexe et simultanément avec une hostilité importante : quand un « conflit » oppose le père et la mère, le fils prend le parti de la mère (14).

- (14) P *c'est pas parce que qu'on est en interview que ça a changé quelque chose hein ça a rien changé hein je suis le maître je suis le maître*
 M *tiens tu as qu'à croire il veut nous faire croire que c'est lui le maître c'est moi qui suis le maître*
 G *tiens elle **elle a marqué un point***

Francine Descarries et coll. rappellent la force de la socialisation (maternelle et paternelle) qui relève de la transmission des stéréotypes, la socialisation étant un conditionnement social, un

[...] processus d'apprentissage de la vie en société [...] [qui] désigne [...] l'ensemble des expériences et des mécanismes par lesquels une personne s'approprie son identité sociale et intériorise les normes, les valeurs et les savoirs qui lui permettent d'entrer en relation avec les autres [...]. (2009, p. 42)

Les phases d'identification au parent du même sexe et de séduction envers le parent de sexe opposé se manifestent dans les extraits suivants. Tout d'abord, le fils calque son attitude sur celle de son père (15).

- (15) G *vous les mangez les²*
 P *bien sûr*
 G *hum **c'est bon** maman*

Les deux exemples suivants illustrent un jeu de séduction envers le parent de sexe opposé (phase œdipienne), lorsque le fils propose de servir sa mère (16) ; lorsqu'il la complimente (17).

- (16) G *tu as fait de la salade maman*
 M *ouais*
 G *moi j'en prends*
 P *bon ta mère elle t'a fait des/dix doigts tu la mélanges*
 G *ma mère elle m'a fait dix doigts **tu en veux** maman*

- (17) G ***tu es intelligente** toi*
 M *ben oui*

18 7. Le père, silencieux et expert technique

Sur l'ensemble du corpus, le père, qui peut être présent physiquement dans les situations, est quasi absent discursivement, ce dont

rendent compte les commentaires de mère et de fils (18, 19, 20).

- (18) G *en plus tu parles jamais tu restes sur le canapé en train de regarder la télé tu dors quand il te parle* **tu parles avec le chien tu écoutes même pas**
- (19) G *des fois il te parle* **tu réponds pas**
P *ben si si je suis dans le film j'y peux j'entends pas hein*
M *quand tu as tu as du monde tu as pas à être dans le film*
P *ouais ben si je suis je suis en dans le film puis qu'il arrive*
M *tu fais un petit effort tu lèves la tête tu te doutes bien qu'il va te parler qu'il va te dire bonjour non*
P *et ben je lui dis bonjour*
G *ouais* **tu dis bonjour tu regardes le film**

Ce père, conformément à des modèles de masculinité traditionnelle, évite de se dévoiler, donnant ainsi de lui une image d'être taciturne et peu ouvert aux autres (20).

- (20) M *ouais mais papa il est spécial*
P *pourquoi je suis spécial*
G **tu dures cinq cents ans à le connaître**

Lorsqu'il parle, il se manifeste sous un rôle « typiquement masculin », celui de l'expert (Coates, 2003) (21, 22).

- (21) P *ouais mais* **il pleut ça rentre parce que le sol il est trempé donc l'eau elle reste en surface** *mais là il il pleut pas donc ça alors automatiquement*
- (22) P *oui mais* **si je fais la tapisserie qu'après j'enlève les portes et il il faudra refaire la tapisserie**

Revendication de modèles alternatifs et agentivité

- 19 Bien que la plus grande partie de notre corpus reflète une reproduction des stéréotypes traditionnels de masculinité et de féminité, nous relevons une revendication de modèles alternatifs de la part des fils : les archétypes culturels des figures masculines sont transgressés

quand les garçons se montrent coquets et soucieux de leur apparence, prérogative traditionnellement féminine subsumée dans le précepte bien connu « sois belle et tais-toi » (23, 24).

- (23) M *et toi tu es intelligent mon fils ou pas qu'est-ce que tu en penses si tu té- si tu devais te décrire comme si c'était pas toi tu te décrirais comment D*** intelligent **beau gosse euh bien fringué***
 G *tu es con*
 M

- (24) M *non mais des fois euh c'est bizarre oh j'ai oublié de t'acheter ton gel oh ça passe ça va pour tout à l'heure*
 G ***je suis pas le même sans ma mère***

20 L'agentivité est un concept emprunté à la philosophie analytique de l'action, qui permet de penser le sujet comme étant à la fois constitué par des forces idéologiques et sociales et capable de les remanier (Lord, 2009). On assiste à une tentative du jeune garçon de transgresser les rôles traditionnels liés à la préparation des repas, en déjouant la répartition traditionnelle des rôles genrés (25).

(25) G ***et ben on fera à manger hein***

21 Shirley Neuman utilise le concept d'agentivité pour désigner une démarcation sexuelle de l'énonciation (émergence du genre/sexe dans le discours). Le terme renvoie à la capacité du sujet féminin

[...] d'agir de façon autonome, de modifier la construction sociale de sa propre subjectivité, de sa place et de son auto-représentation à l'intérieur d'un univers social. (1993, p. 10)

Il semblerait que l'exemple suivant reflète cette agentivité (26).

- (26) M *ben non **j'ai pas besoin de compliment je me connais***
 G *oh la vache t'es coriace toi*

22 Dans l'extrait de corpus suivant, nous avons un contre-exemple du phénomène des prophéties auto-réalisatrices, révélé par les recherches portant sur les comportements genrés :

Dans les sociétés modernes occidentales, les oppositions suivantes sont structurées par la dichotomie féminin-masculin : faiblesse-force, sensibilité-rationalité, émotion-raison, altruisme-individualisme, don-calcul, tradition-modernité, concret-abstrait, répétition-innovation... (Bereni et coll., 2012, p. 2)

- 23 Les deux autres exemples illustrent l'agentivité maternelle, lorsqu'en retour du compliment (*tu es intelligente maman*), la mère utilise une stratégie auto-définatoire positive (affirmation de sa valeur) (27) et use d'une autodéfinition négative (contestation) lors de l'attribution par son fils de surnoms affectifs ambigus (28).

(27) G *sans mentir tu es intelligente maman*
 M *oh ben c'est clair **mais je le sais mon fils***
 G *ben non faut dire XXX quand même*

(28) G *ça va ma femme*
 M ***je suis pas ta femme je suis ta mère***
 G *ma poulette*
 M ***ma poulette***³
 G *de quoi*

- 24 Le fait de créer une attente stéréotypée conditionne les sujets qui s'y conforment et la croyance devient réelle (Delouée & Legal, 2008, p. 74-75). Mais dans le cas présent, la mère prend le contre-pied en affirmant son autorité de cheffe de famille. Le comportement maternel est en opposition au discours du père. Ici, la mère revendique son autorité.

(29) M *tiens tu as qu'à croire **il veut nous faire croire que c'est lui le maître c'est moi qui suis le maître***

Conclusion

- 25 Notre corpus nous montre, d'une part, que dans leurs interactions quotidiennes les mères sont les vecteurs de comportements sexués très codifiés et, d'autre part, que les stéréotypages langagiers de l'identité genrée servent de ressources pour forger des comportements. Selon Butler (1990), c'est l'ensemble des pratiques et des

caractéristiques qui enferment l'individu dans une identité socio-sexuelle à laquelle il doit adhérer et qu'il doit reproduire.

- 26 Les femmes de notre corpus, mais finalement les hommes aussi, qui ne se montrent pas très innovants dans leur rôle paternel, observées dans leur rôle d'éducatrice/eurs semblent, d'une part, privilégier la transmission d'une identité héritée donc d'une culture, la culture étant un

[...] processus dynamique de socialisation par lesquels tous ces faits de culture se transmettent et s'imposent dans une société particulière par l'imitation et l'éducation ; en ce sens, la culture est le mode de vie d'une population, c'est-à-dire l'ensemble des règles et comportements par lesquels les institutions prennent un sens pour les agents et s'incarnent dans des conduites plus ou moins codifiées. (Morfaux, 1980, p. 71)

D'autre part, les quelques marques d'agentivité féminine témoignant des évolutions culturelles et des remises en causes des images stéréotypées de la féminité et de la masculinité se retrouvent aussi chez ces mêmes femmes.

- 27 Notre étude montre que les conversations familiales constituent non seulement un cadre, mais aussi un outil pour construire des représentations de l'identité genrée qui, dans notre corpus, sont plus souvent normatives que transgressives. L'étude des interactions verbales dans les dyades mères/adolescent-e-s relève de stratégies maternelles multiples. Leurs différentes postures s'inscrivent dans un espace de l'entre-deux et cohabitent par leurs écarts. Comme le souligne François Jullien :

[...] par cette mise en regard que constitue par lui-même chaque écart repéré, par ce recul offert, j'ouvre un espace de réflexivité – « réflexion » au sens propre, avant que figuré – où ces pensées se dévisagent ; et qui par leur mise en tension donne à penser. Ainsi l'écart est-il une figure, non pas de rangement, mais de dérangement, faisant paraître non pas une identité, mais ce que je nommerai une fécondité. (2012, p. 8)

BIBLIOGRAPHIE

- ABDALLAH-PRETCEILLE Martine, 2006, *Les métamorphoses de l'identité*, Paris, Anthropos.
- AMOSY Ruth & HERSCHBERG PIERROT Anne, 1997, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, coll. « 128 ».
- BAILLY Sophie, 1989, *La différenciation sexuelle dans la conversation. Étude descriptive et interprétative des modalités, des thèmes et des représentations à partir d'entretiens et d'enquête*, thèse de doctorat, Université Paris-Descartes – Paris 5.
- BAILLY Sophie, 2009, *Les hommes, les femmes et la communication (mais que vient faire le sexe dans la langue ?)*, Paris, L'Harmattan.
- BEAUVOIR Simone de, 1949, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.
- BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre & REVILLARD Anne, 2012, *Introduction aux études sur le genre*, 2^e éd., Bruxelles, De Boeck.
- BOURDIEU Philippe, 2007, « La notion de genre dans les manuels de français actuels : l'exemple du genre cinématographique entre stéréotypes et stéréotypage », dans *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, t. 3 : *Éducation, école, didactique* (actes du colloque international de Montpellier, 21, 22 et 23 juin 2006, Université Montpellier 3), Paris, L'Harmattan, p. 47-54.
- BUTLER Judith, 1990, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge.
- COATES Jennifer, 2003, *Men Talk*, Oxford, Blackwell.
- CUQ Jean-Pierre, 2003, « Représentation », dans *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*, Paris, CLE International.
- DELOUVÉE Sylvain & LEGAL Jean-Baptiste, 2008, *Stéréotypes, préjugés et discrimination*, Paris, Dunod.
- DELPHY Christine, 2001, *L'ennemi principal : penser le genre*, t. 2, Paris, Syllepse.
- DESCARRIES Francine, MATHIEU Marie & ALLARD Marie-Andrée, 2009, *Entre le rose et le bleu : stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*, Québec, Conseil du statut de la femme.
- DORAIS Michel, 1999, *Éloge de la diversité sexuelle*, Montréal, VLB Éditeur.
- DRUXES Helga, 1996, *Resisting Bodies: The Negotiation of Female Agency in Twentieth Century Women's Fiction*, Détroit, Wayne State University Press.
- ERNOTTE Philippe & ROSIER Laurence, 2004, « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? », *Langue Française*, vol. 144, n° 1 (Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques), p. 35-48.

- FOUCAULT Michel, 1976, *Histoire de la sexualité*, t. 1 : *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- FOUCAULT Michel, 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- GIDDENS Anthony, 2000, « The Trajectory of Self », dans P. Du Gay, J. Evans et P. Redman (dir.), *Identity: A Reader*, Londres, Sage Publications, p. 248-266.
- HOLMES Janet, 1998, « The Linguistic Construction of Gender Identity », *Wellington Papers in Linguistics*, n° 10, p. 1-10.
- HOUEBINE Anne-Marie, 1997, « Imaginaire linguistique (théorie de l'-) », dans M.-L. Moreau (éd.), *Sociolinguistique, les concepts de base*, Liège, Pierre Mardaga.
- HOUEBINE Anne-Marie, 2003, *L'imaginaire linguistique*, Paris, L'Harmattan.
- JULLIEN François, 2012, *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*, Fondation Maison des sciences de l'homme, Working Papers Series, n° 3. Disponible sur <<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232/document>>.
- LORD Véronique, 2009, *Dans les ombres d'Éva Senécal et La chair décevante de Jovette Bernier : l'émergence d'une parole féminine contestataire et autonome au Québec*, Montréal, UQAM.
- MANNONI Pierre, 1998, *Les représentations sociales*, Paris, PUF.
- MOLINIÉ Muriel, 2002, *Biographie langagière et apprentissage plurilingue, Le français dans le monde / Recherches et applications*, n° 39, Paris, FIPF-Cle International.
- MORFAUX Louis-Marie, 1980, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin.
- NEUMAN Shirley, 1993, « ReImagining Women: An Introduction », dans S. Neuman et G. Stephenson (dir.), *ReImagining Women: Representations of Women in Culture*, Toronto, University of Toronto Press.
- OAKLEY Ann, 1972, *Sex, Gender and Society*, Londres, Temple Smith.
- SAVILLE-TROIKE Muriel, 1989, *The Ethnography of Communication, an Introduction*, 2^e éd., Oxford, Basil Blackwell.
- TANNEN Deborah, 2003, « Gender and Family Interaction », dans J. Holmes et M. Meyerhoff (dir.), *The Handbook of Language and Gender*, Oxford, Blackwell, p. 179-201.
- TOMC Sandra, 2006, *Approche interactionnelle de la différenciation sexuelle dans la conversation parents/adolescents*, thèse de doctorat, Université Paris-Descartes – Paris 5.
- TOMC Sandra, TOTOZANI Marine & JEANNOT Céline, 2012, « De la réflexion sur les langues aux dynamiques identitaires », dans G. Alao, M. Derivry-Plard, E. Suzuki et S. Yun-Roger (éds), *Didactique plurilingue et pluriculturelle : l'acteur en contexte mondialisé*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 233-243.

VARIKAS Eleni, 2006, *Penser le sexe et le genre*, Paris, PUF, coll. « Questions d'éthique ».

VIDAL Catherine (dir.), 2006, *Féminin/Masculin : mythes et idéologie*, Paris, Belin.

WALLON Henri, 1934, *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris, Boivin.

WITTIG Monique, 1992, *The Straight Mind and Other Essays*, Boston, Beacon Press et Hemel Hempstead, Harvester Wheatsheaf.

NOTES

1 F : Fille ; G : Garçon ; M : Mère ; P : Père.

2 Les soulignements indiquent des chevauchements.

3 Ici la mère marque par la répétition, mais aussi par l'intonation, son désaccord dans la façon qu'à son fils de la nommer.

AUTEURS

Sandra Tomc

CELEC, Université Jean Monnet

Sophie Bailly

ATILF équipe CRAPEL Didactique des langues et sociolinguistique, Université de Lorraine

Entretien avec Salah Stétié

Vingt-deux questions pour un surplomb

Twenty-Two Questions for an Overhang

Salah Stétié et Claude Fintz

DOI : 10.35562/iris.1393

Droits d'auteur

All rights reserved

RÉSUMÉS

Français

À travers le présent entretien, Salah Stétié, écrivain au carrefour d'au moins deux traditions culturelles, envisage son rapport singulier à la question de l'entre-deux. Il évoque en particulier le lien très étroit qui l'unit aux civilisations de la Méditerranée (en tant que terre du milieu, terre entre plusieurs rives) ; la question de l'intervalle l'amène à parler du sens de son écriture poétique, de son rapport à la langue et à la traduction. Plus surprenant sans doute est le contexte premier qu'il donne à son exploration poétique, selon une inspiration très orientale : une physique spirituelle de l'énergie – de la danse de l'énergie, au centre de laquelle le poète se tient, à « la source des vertiges ». C'est une entité quasi impersonnelle et insituable qui écrit, à la croisée des dimensions mentales, spirituelles et verbales – et d'un inconscient qui serait beaucoup plus large que le personnel. Cependant, pour Salah Stétié, le poète, loin de ne résider nulle part, développe une « citoyenneté surplombante » qui lui permet de circuler dans toute l'étendue du réel, de l'embrasser dans son ensemble et d'en témoigner sans exclusive.

English

Through this interview, Salah Stétié, writer in the crossroads of at least two cultural traditions, envisages his singular relationship in the question of the in-between. He evokes in particular the very narrow link which unites him with the civilizations of the Mediterranean Sea (as ground of the Middle, ground between several banks); the question of the interval leads him to speak about the sense of its poetic writing, about its relationship in the language and in the translation. More surprising doubtless is the first context which he gives to his poetic exploration, according to a very oriental inspiration: a spiritual physics of the energy—of the dance of the energy, in the center of which the poet stands, near to “the spring of the dizzinesses”. It is a quasi-impersonal and insituable entity who writes, between the mental, spiritual and verbal dimensions—and of an unconsciousness which would be much wider than the personal one. However, for Salah Stétié, the poet, far from living in Utopia, develops an “overhanging

citizenship” who allows him to travel in all the areas of the reality, to embrace them and to testify of them without any exclusive.

INDEX

Mots-clés

poésie, Méditerranée, énergie, langue, spiritualité

Keywords

poetry, Mediterranean Sea, energy, language, spirituality

PLAN

Prologue

Entretien

TEXTE

Prologue

La source des vertiges

Je ne suis pas seulement placé nulle part, moi habité par tant de paysages et tant de lieux mentaux contradictoires et pourtant convergents, je suis ce nulle part, un nulle part qui, paradoxalement, se constitue en mon identité. Identité cependant *traversée*, allant vers une consolidation, toujours éventuelle et sans cesse remise en question. Identité atomisée, sans cesse accrue et recaptée, giration d'une énergie autour d'un axe lui-même tournant sur lui-même, axe de l'axe. Énergie complexe, tourbillonnaire, dont le vœu est de stabilité. La source de tout cela, de ces *vertiges* que cherchait à *fixer* Rimbaud, elle est où ? Sans doute est-elle là. Et c'est alors que le texte indien peut noter : « les cascades montent au ciel » et que le derviche tourneur de la règle de Mevlâna Djelâl-Eddine Roumî peut commencer son lent et long tourbillonnement.

Salah STÉTIÉ

Entretien

Claude FINTZ : *La question des rives (mer, océan, fleuve) ou des frontières est symbolique car les deux rives matérialisent un écart, un entre deux, un no man's land : elles sont, dans le suspens de l'entre, une façon symbolique de prendre le temps d'envisager, de dévisager l'autre, dans le sens de l'amour ou de la haine, de penser un syncrétisme, une fusion, une symbiose, un contact, une relation, une création...*

Salah STÉTIÉ : J'ai souvent été défini dans des commentaires à mon propos comme « l'homme des deux rivages », par allusion à mon appartenance simultanée à l'Orient de la Méditerranée (le Liban) et à son Occident (la France), à deux langues donc, l'arabe et la française, à deux cultures ou paysages mentaux – et, entre tous ces éléments binaires, à un vaste espace où d'autres rythmes binaires ou multipolaires existent. La Méditerranée, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, étant par sa géographie et par son histoire installée au lieu de rendez-vous de trois continents et d'au moins une vingtaine de langues et de cultures. Sans compter les trois religions abrahamiques dont c'est en Méditerranée également que se place le point de contact le plus significatif et, aussi, dans l'histoire ancienne et récente, le plus tragique des rapports. De cette Méditerranée-là, prise par moi comme un tout, une globalité vivante et combattante, je suis non seulement l'un des témoins-veilleurs, mais aussi par tous les contrastes qui me constituent, par les regroupements de hiatus qui me déchirent, par les émotions qui m'inspirent, et aussi par toutes les blessures et cicatrices que j'endure, un des effets les plus actifs et réagissants. Ainsi que l'a si fortement exprimé Fernand Braudel, dans son ouvrage majeur *La Méditerranée au temps de Philippe II*, le Méditerranéen total (c'est mon cas) est, à côté de ses racines biologiques et culturelles immédiates, enraciné dans l'ensemble des pays méditerranéens, et leur voisinage immédiat, qui font de lui une synthèse, point symbolique seulement, des consonances et des dissonances dont cet espace résonne. L'altérité, c'est-à-dire la différence de l'autre au sein même de sa ressemblance, c'est en Méditerranée qu'elle fut formulée dès le ^v^e siècle avant J.-C., et d'une manière tout à la fois inquiète et rassurée, tantôt plutôt inquiète, tantôt plutôt rassurée, dans l'Athènes et l'Attique de l'époque, Attique ressemblante à elle-

même, dans l'ensemble de ses projections, exposée à la non-ressemblance des Perses envahisseurs. Déjà dans le chaudron d'Athènes bouillonnait l'humanisme (celui de Socrate, de Platon, plus tard d'Aristote) et toutes ses miraculeuses nuances représentées par tant d'esprits eux-mêmes convergents dans leurs divergences. C'est cette Méditerranée-là, riche en dieux et en vues de toute sorte, qui un jour unifiera malencontreusement ses dieux et, avec la montée des États et des idéologies modernes, depuis la chute de Byzance — et le ressurgissement d'un nouvel Autre absolu, l'Islam d'abord, le Turc ensuite, en passant par le conquérant arabe — en arrivera, avec la fondation de la bureaucratie bruxelloise, à négliger ses dieux et à ne plus se voir qu'en tant qu'espace utile, économique, pratique et, plus éclairé par la lumière exténuée du nord de l'Europe que par celle, amoureuse et sensuelle, que pratique le sud du continent, infiniment plus ensoleillé et éclairant, mais plus violemment déchiré (horriblement déchiré même dans ses composantes arabe et juive), demeurant toutefois bien plus savoureux à vivre sur le long terme. Du moins, c'est cela que j'espère quant à moi : *inch'allah* et si même Allah n'est pas d'accord.

CF : Cet écart qui « travaille » est présenté par le sinologue F. Jullien comme un travail du possible. Dans cet « autre » possible de la pensée, où se déploie singulièrement le travail poétique (dans lequel la dimension exploratoire paraît centrale), la pensée (audacieuse, courageuse) de l'entre se donne comme une contestation de la paresse et de la peur ; elle relève à la fois d'une science de l'esprit et de l'altérité, un lieu de la synchronicité, de la co-incidence.

SS : Soit. Acceptons l'écart qui « travaille » proposé par le sinologue Jullien. Ce « travail » a permis à l'immense Chine — aussi bien qu'à l'espace de Méditerranée — de devenir, avec ses peuples multiples et leurs cultures, à travers les millénaires, un ensemble à prédominance d'unité, voire, un jour lointain, d'unification. La Méditerranée, et son espace divisé, a dû, elle aussi, par la force des choses, trouver — dans la difficulté d'hier et celle d'aujourd'hui — des points de suture, des lieux de dialogue, des simplifications unificatrices dans la crainte et le tremblement. Et cela depuis les Grecs de l'origine et, venus plus tard, des Andalous du XII^e-XIII^e siècle, leurs héritiers. Le processus est rapide à se concevoir et à démarrer, mais lent, très lent à s'inscrire effectivement dans les faits, à prendre visage concret et convaincant.

La rencontre se produit par des brassages, même négatifs, des guerres gagnées ou perdues, des occupations, des intérêts soudain partagés, des mariages de princes, des infiltrations consenties, des colonisations violentes ou rampantes, des épices et des saveurs partagées, etc. Aujourd'hui le déplacement – fût-il refusé et combattu – des populations crée une circulation adhérente au sein même du refus proclamé ; plus pacifiquement, le don des langues d'une culture à l'autre, qui est aussi un don et une imprégnation mythologique, les transferts culturels par les voyages d'étudiants ou par la traduction ou par le cinéma ou par le tourisme aident beaucoup, me semble-t-il, au rapprochement des inconscients des uns et des autres, cette scène primordiale autant que primitive où tout sans cesse se joue. *Entre*, la préposition, devient position : une invitation à *entrer*. Un jour peut-être quelqu'un pourra écrire : « JE est un autre ».

CF : *Que vous évoque, en tant que poète, le lexique de l'écart, de l'entre, de l'inter, du trans ? Le champ lexical de passages, mouvements, interstices, écart, intervalle, flux, tension, mutation, transition, transfert, migration, carrefour, relation, traversées... constitue-t-il autant de qualificatifs de « l'identité » du poète, de ses lieux identitaires paradoxaux ?*

SS : *Je est un autre* chaque fois qu'il le peut (et c'est là en réalité une antique nostalgie de l'homme présente au départ de son désir de complétude sexuelle). *Je* – parlons d'expérience – est profondément attiré, malgré la menace à quoi l'expose ce comportement déviant, par tout ce que représentent d'aventureux et de neuf l'écart, l'*inter*, le *trans*, la mutation, la migration, le carrefour, la traversée, etc., tout ce qui l'oblige à ouvrir les jambes en position d'un y renversé pour prendre pied sur deux territoires contradictoires où sa stabilité (chèrement acquise parfois) risque d'être mise en jeu. Sur la question de la conquête de l'identité, nécessairement paradoxale, puisqu'une identité non intégrative est un non-sens et un dessèchement, je me suis expliqué elliptiquement¹. L'identité du poète est d'autant plus énigmatique (et difficile à expliciter totalement) que l'effort principal de celui-ci est dans son processus d'intégration du neuf-venu, il lui est demandé d'annexer à ses mots autant que faire se peut du « territoire » possible de son inconscient personnel ajouté à l'inconscient social.

Ici une remarque qui me paraît d'importance : aussitôt menacée par « l'entrejambement » que j'évoque, il me semble que l'individu s'est aussitôt inventé diverses techniques pour camoufler le gouffre ainsi ouvert entre ses pieds, ou le nier ou le réduire. Diverses figures de rhétorique se sont portées à son secours : la rhétorique elle-même, aimable jeu de camouflage (parfois redoutable), la logique qui fait que chacun porte l'une des deux béquilles qui permet à je et à l'autre d'avancer (ou de faire semblant) même si en définitive on reste sur place, la dialectique qui est le « Je est un autre » de la logique, la mise en profil où, comme dans la statuaire pharaonique, le face à face est confisqué au profit du « tu ne sais pas que je te vois », ou « je te vois car la toute-puissance est en moi » ; ainsi de suite, poésie et philosophie s'étayant dans cette entreprise d'apprivoisement. Le plus efficace piège tendu à l'autre est, en effet, de le séduire, de l'annexer – fût-ce intérieurement – par cette partie de lui qui est moi, d'opérer par *passage* (terme cher à Henri Michaux) et absorption par le centre partagé (procédé dû à la psychanalyse), le moi du toi ou le toi du moi. Tous ces biais, tous ces biefs aidant à l'élaboration souple (et désarmée) de l'identité. La langue hautement partagée est également l'une de ces ruses, piège blanc de la poésie à quoi l'inconscient se prête.

CF : Quels sont les interstices qu'explore votre parole poétique ? Est-ce le propre de la tâche poétique que d'assumer le « grand entremêlement » des choses, du monde, mais aussi de l'être, des êtres et des savoirs ? Où le grand « tourbillonnement » se retrouve-t-il dans votre écriture : à travers le « tremblé » brumeux des choses ? Dans le « cela », cet étonnant neutre auquel vous vous réferez de façon récurrente ? Dans quoi d'autre ?

SS : Beaucoup de problèmes dans cette quatrième question auxquels je vais essayer de répondre le plus succinctement possible, certaines notions principales ayant été déjà esquissées dans les réponses précédentes. Le *cela* du monde, ce pronom démonstratif ici détourné et neutralisé au bénéfice paradoxal d'un adverbe de quantité, désigne le grand emmêlement qui ne laisse pas en dehors de sa capture les êtres et les savoirs, le physique, le mental, le moral, le conscient, l'inconscient. Sans nuance religieuse je m'éprouve aussi « catholique » que Paul Claudel, chacun de nous affronté à son type (et à son mode) de prise globale. Le tout m'apparaît comme témoigné par chacun des

détails qui le constituent et, comme le poète des *Cinq Grandes Odes*, j'habite l'extérieur d'un anneau. *Cela* n'est jamais neutre en ce qui me concerne : il dit, certes, le *brumeux*, le *tremblé* mais parce que, lui aussi, attend, dans la sorte de confusion que c'est, l'élucidation promise par la parole en train de s'instituer en écriture, un lieu entre le dedans et le dehors, mais aussi entre les objets eux-mêmes, qu'ils fussent de monde (univers) ou qu'ils fussent de l'âme (autre univers) en face-à-face. À une journaliste du *Figaro* qui me demandait ce que j'attendais, ce que l'homme peut attendre de la poésie, j'ai répondu spontanément : « La poésie nous donne des nouvelles de notre âme et de notre cœur. » L'âme et le cœur, complémentaires bien que divisés et divisibles, sont (ne jamais l'oublier) enracinés dans l'eau primitive, cette « nappe phréatique » qu'il m'est arrivé dans mon œuvre d'évoquer et dans laquelle nous baignons tous. S'il y a un « tourbillonnement » en effet dans mon écriture, jamais trop longtemps absente de son rêve, point décoratif d'*arabesque* (« le plus spiritualiste des arts » selon Baudelaire), c'est que ce tourbillonnement, expression de l'énergie accumulée dans l'homme par le dépôt en lui de la langue dont il est le seul réceptacle créateur, cherche tout à la fois, dans le cyclone musicien, paraphes et cicatrices, présences de son identité accrue.

CF : *Le Nil blanc et le Nil bleu, ces images symboliques et heuristiques que vous reprenez, paraissent figurer un entre-deux – au même titre que le Tigre et l'Euphrate – selon une géographie spirituelle et érotique, où les deux fleuves sont les deux jambes d'une femme universelle (avec, au cœur de cet entre-deux, « l'origine du monde »).*

SS : Les fleuves quand ils se divisent d'eux-mêmes sont blasonnés d'un signe féminin. J'ai conté dans mon petit livre *L'Interdit* (1993, puis 2012) combien la coupure du Nil, dès ses sources, en *Nil blanc* et en *Nil bleu*, puis la réunification du fleuve à portée du double regard de Ramsès II et de Néfertiti en leur point de rencontre au large immédiat des temples d'Abou-Simbel, fertilisait le fleuve dès la Haute-Égypte préparant sa crue attendue et promise dès son entrée en Basse-Égypte. Le Tigre et l'Euphrate à leur point de rencontre donnent naissance à la plus chevelue et la plus nombreuse palmeraie d'Iraq, image de la toison excessive où vient s'abriter, selon la géographie mythique de l'endroit, ce qui reste du Paradis terrestre (voir à ce propos mon livre *Ur en poésie*, 2009). L'origine du monde est dans

l'entrejambe des grands fleuves, qu'ils fussent d'Afrique, d'Asie, d'Amérique ou d'Europe : je crois à la féminité de la Seine, du Rhin, du Danube, de la Tamise, du Saint-Laurent, du Mississippi ou de l'Amazone, le bien-nommé. Dans ma poésie, le fleuve ou même la rivière sont femmes et ce n'est pas là jeu de l'esprit, car pour moi la femme coule.

CF : Comment comprenez-vous cette formule énigmatique (que vous évoquez, je crois, dans *L'Interdit*) et qui met au centre la question de l'écart et de l'intervalle : « Lorsque deux choses sont perçues avec la même conscience de l'intervalle, entre les deux il faut se situer soi-même. Que l'on élimine alors les deux choses et, dans l'intervalle, resplendira la réalité. »

SS : C'est une citation, admirable, de ce texte fabuleux qu'est le *Vigyana Bhairava*. Jamais plus qu'en ce texte, l'effet fondateur de l'intervalle qui fait passer les choses de l'état de « créable » à l'état de « créé » rien que du fait de la stimulation et de l'appel époustouflant d'air provoqué par la disparition d'un moindre au profit d'un plus, l'essentialité de la notion n'aura été mise en relief. La Réalité naît de l'élimination par la conscience de cela qui est moins dense qu'elle : ainsi fait la poésie, inconscient devenu conscience quand il convoque enfin l'apparition de la lumière. Celle-ci défait la nuit en l'intégrant à ce quelle est : beauté circonscrite et définie sur un mode irrécusable qui est le sien, et qui ne peut être reversée au néant puisque, formée de vide et de par la convocation de ce vide, elle oppose son plein magnifiquement irrationnel à tout ce qui souhaiterait la condamner à n'être rien, à ne rien signifier. C'est cela que formule, à l'un de ses sommets réflexifs, le *Prajnaparamita Sutra* quand il énonce, formule absolue : « Le vide, c'est la forme, la forme, c'est le vide. » C'est là dialectique, mais autre que l'occidentale et, d'être plus existentielle, sans doute plus intégrante en ses deux termes.

Pour ce qui est de la réalité ainsi induite et que voici soudain surgie resplendissante, c'est — d'après ce que j'en crois — la *réalité réelle* qui se consume en irradiation poétique de par l'intensité dont elle est chargée. *Brise et attestation du réel* est le titre d'un de mes recueils, paru il y a sept ou huit ans, chez Fata Morgana, la brise étant ce qui fait miroiter et palpiter le Réel, brise (ou braise) nécessairement spirituelle.

CF : Le poème est un ordre tremblant qui émane d'un désordre – dites-vous : relevant de la logique de l'oxymore (du tiers inclus ?), proche de la confusion et de l'indifférenciation des origines, il est un en-deçà de l'intellection, stimulant la strate imaginaire primitive (la soupe primitive de l'esprit, entre nuit et lumière, où la lumière crépusculaire est en lien avec une substance noire et solaire ?).

SS : Je ne peux, venant de m'exprimer comme je le fais, que souscrire totalement à l'explicitation ainsi fournie de ma position par rapport à la poésie, centre et périphérie. Soupe primitive, oui, nappe phréatique, oui, lumière et nuit, oui (« car la nuit sera noire et blanche », écrit Nerval dans la dernière phrase de sa dernière lettre d'avant suicide), ordre et désordre, oui, sans que nécessairement l'un (le désordre) soit définitivement exclu (exilé) de l'autre terme qui est l'ordre. Toute poésie palpite d'une palpitation baroque.

CF : Votre poème fait coexister un décor, un théâtre et des ruines enfouies, actives et agissantes – une surface, à mi-chemin entre réel et onirisme, et une « profondeur » souterraine difficile d'accès, un lieu (aquatique) de fondation originelle : quand et où ces strates parviennent-elles à se rencontrer ?

SS : L'interprétation de mon paysage intérieur ainsi produite n'est pas exclusive d'autres paysages et d'autres interprétations. Peut-être l'essentiel, le noyau de ce paysage, est-il dans le fait qu'il est le plus souvent féminisé dès qu'il cesse d'être qualifié spécifiquement comme désertique ou urbain. La femme mange mes yeux, se frotte de tout ce qu'elle est à mes vues concrètes ou symboliques et, s'il y a onirisme, il est, cet onirisme, un empire qu'elle étend dans une lumière qui lui appartient en propre (solaire, lunaire ou galactique) et qui recouvre la mienne paradoxalement plus diffuse et plus écrite. Et c'est toujours dans la langue (mot et organe combien féminins) que se fait la prise de hauteur ou de profondeur : c'est même chose.

CF : La langue, vous le rappelez, est la médiatrice par excellence entre l'homme et l'univers ; si l'inter-diction poétique consiste dans la possibilité d'explorer les interstices du réel et de la langue, qui ramène la déliaison à une forme de reliance communelle, si elle est un lieu concertant de consonances/dissonances, que peut-elle médier du cœur secret de l'être et du monde, de leur commune intimité ? Par quel miracle peut-elle s'effectuer à partir de la parole sociale qui relève de

l'ordre et de l'interdit ? La traduction est un moment important de l'entre-langues : les moments blancs de suspens et de vide de l'intraduisible : le poète traduit-il des « vertiges » de la langue ?

SS : Le vertige n'est pas dans le poète, il est dans la modalité du vivre, qui est fuyant, incertain, indécis, traversé et, par la pratique de son fuir justement, qui nous expose à un état constant d'impermanence comme autant de nageurs sinistrés à la suite d'un naufrage. Cela dit, l'inter-diction poétique est, par définition, constituée d'une toile d'araignée liant le poète au monde, dans une position pour lui essentiellement interrogative, le célèbre « qu'est-ce que cela veut dire ? » mallarméen. La réponse, c'est le poète qui se la fournit à lui-même en usant de la médiation de l'objet ou de l'être ainsi questionné et de qui la réponse, car il répond, est aussitôt intégrée à la réponse que de son côté l'homme secrète. « Reliance communielle » ? Recours pour mieux cerner l'énigme de l'en-face devant tous les interstices possibles et toutes les ruses de la langue ? Cela fait partie du tissage dont j'ai parlé. Le poète se bat avec son opposant délié jusqu'à se reliait à lui par l'intermédiaire de la langue, ce qui peut prendre du temps et provoquer chez lui, le poète, une tension souvent inquiète et, ce faisant, il parvient à transformer la dissonance en consonance, ou bien à garder à la dissonance sa nature dissonante si l'étincelle dans le cœur et dans l'esprit ne peut se produire qu'au prix de ce briquet. La parole sociale du poète, même prise dans les rets de l'intime et confinant à l'interdit, ne peut que se dresser contre l'autre interdit, politique ou éthique, si le diseur prône le pouvoir du seul et viole la démocratie : quelle que soit la nature de la parole poétique, et serait-elle nouée sur son mystère, « ce noyau infracassable de nuit » dont parle André Breton, elle, la poésie, ne peut être que le pain partageable sur la commune table, ainsi qu'il m'est arrivé souvent de l'écrire. Il ne saurait y avoir de poésie au service de l'ordre établi.

La traduction ? Chose peut-être la plus importante du monde, pont majeur. C'est par les œuvres que les civilisations communiquent le mieux et, devant l'ampleur du surgissement advenu, acceptent quelquefois de désarmer. Même face à l'impérialisme des uns et des autres, face à la puissance militaire, face à la domination économique. Dante égale Italie. Mallarmé égale France. Ibn Arabi égale monde arabe. Les traducteurs sont les plus importants qui soient parmi les ambassadeurs. Hélas, il y en a peu. J'ai personnellement traduit en

français plusieurs fois la même œuvre de Gébrane ou de Badr Chaker es-Sayyâb, car il me fallait réussir à obtenir non seulement l'accord du texte original avec sa projection traduite, mais, au sein du texte d'arrivée, l'accord des harmoniques des deux versions et celui, au-delà et en deçà de la pensée, de l'arrière-pensée pour reprendre, dans une autre perspective, une formule connue de Paul Valéry. Le « vertige » dont est capable une langue n'est pas le même, ni n'est situé là où l'autre langue le place. Quoi qu'il fasse, le traducteur est, pour irremplaçable qu'il soit, une personne déplacée. Mais – c'est impératif –, il nous appartient de continuer de traduire coûte que coûte. « Ou ma tête ou le mur », dit une formule arabe : il faut rompre le mur.

CF : Le poète, sis entre plusieurs mondes, n'est ancré « nulle part » ; l'atopie (plutôt que l'utopie ?) semble être son espace de travail, un axis mundi paradoxal, puisqu'il est formé par un tourbillon où l'énergie se cristallise, dans une forme qui sans cesse se déforme et « traduit » le travail d'une énergie de la vie et de la conscience...

SS : C'est précisément ce que tente de dire mon texte placé en prologue de cet entretien.

CF : L'exploration de l'espace poétique serait ainsi une sorte de vide-énergie, d'une énergie qui circule dans les interstices entre les choses et les êtres : cette chose sans nom qui danse et qui, dans cet « écart », produit l'éclair (événement/avènement) de l'émergence créatrice, est-ce un avatar de l'imagination (collective et anonyme) de la vie, de la vie en travail... d'imagination ?

SS : Le concept vide-énergie me convient parfaitement, lui que tentent de cerner, chacun selon sa direction propre, les deux préceptes indiens que j'ai cités plus haut. Il me semble, d'ailleurs, autant que je puisse en être informé, que, selon la physique contemporaine la plus récente, le vide-énergie est l'une des lois paradoxales (encore point totalement saisies) qui régissent l'univers : je pense à l'énigme posée par les « trous noirs ». J'aime infiniment que des approches mentales aient des « répondants » dans l'émergence créatrice de la matière et que « l'imagination » qui gouverne celle-ci soit reflétable dans l'imaginaire humain. « Tout ce qui a été rêvé ou imaginé par l'homme existe dans ce monde ou dans d'autres » disent, en chœur, deux immenses imaginatifs, poètes installés dans deux

langues que tout oppose, l'arabe et le français, et à six siècles de distance l'un de l'autre, Ibn Arabi et Gérard de Nerval.

CF : L'entre-deux doit aussi s'envisager du point de vue de la réception : le lecteur est dans le gué, l'incertitude et le flou, ne sachant quelle rive et quel rêve choisir ; l'intermonde de l'œuvre, sa communauté plurielle, n'est-elle pas une des formes les plus subtiles de l'intersubjectivité, que permettent singulièrement d'appréhender l'art et la poésie ?

SS : L'entre-deux, l'intermonde est, entre créateur et « consommateur », le lieu par excellence de la *médiation*. L'auteur savait-il vraiment où il voulait en venir ? Oui et non. Oui, par l'aimantation fortement présente en lui de l'instinct, forme de magnétisme mental, affectif et langagier. Il est au début face à une ligne d'horizon qui l'attire et dont il sait *de science obscure* (formule qui m'est propre et de laquelle j'ai souvent usé) mais il ne sait ni comment, ni où, ni à quel moment. Les mots qu'il mettra à la mer (mer elle aussi *obscure*) seront ses pionniers, ses aventuriers, ses conquérants tremblants et risqués à son image. Il est, en effet, dans une incertitude mais pas n'importe laquelle : une incertitude attirée (magnétisée) par une certitude : il est bien face à ce qu'il veut atteindre, rejoindre, annexer à son monde, face à l'une de ses provinces affectives et mentales qu'il reconnaît à l'odeur, à la saveur de l'air sur ses lèvres, à la musique qui lui vient de *là-bas* par bouffées. Là-bas est pour lui un ici et tout son travail de créateur consiste à faire qu'*ici* et *là-bas* ne fassent plus qu'un comme l'homme originel et lui-même sont une seule et même personne. La relation se tisse par à-coups décisifs, « progrès en amour assez lents », puis se conjoignent les deux rives dans le même rêve devenues lèvres mais également bouche : parole sûre et certaine dans un système interne d'images organiques, dans ses liaisons musicales, fibromes indéfectibles : c'est bien cela et si cela n'avait pas été ce sable sous l'oreille et son crissement si justifié et si juste dans le tympan, cela n'aurait *rien* été. « Espace commun de résonance » entre l'auteur et son lecteur éventuel, lecteur d'abord perturbé, puis découvrant peu à peu à son tour ce que Novalis appelle admirablement la *Figure*, oui. L'intersubjectivité entre l'un et l'autre des termes de l'échange est le but, ultime. Il y a certes plusieurs lectures du poème mais qui, à l'infini, se résolvent en une seule, ne fût-ce qu'au

point de convergence de 1) l'affectif, 2) l'imaginaire, 3) la linguistique. Un seul rivage brumeux pour l'unique soleil.

CF : La réception du poème est quasi physique (sensorielle – émotionnelle) ; le poème est donc une corporéité relationnelle, puisqu'il « donne » sur un espace commun de résonances, de reliance possible : le poème ferait pont avec une sorte de corps de rêve relevant d'une atonie (ou utopie ?), de corps vibratoire et corpusculaire. La dimension quantique du poème semble rejoindre l'espace spirituel... lequel serait un lieu cardiaque de l'intersubjectivité...

SS : Je ne peux que vous renvoyer à ma précédente réponse.

CF : Quel lien voyez-vous au sein du paradigme spirituel qui explore les entre-mondes (comme le Bardo [Tibet], le barzakh [monde juif], l'imaginal [shiïsme ismaélien] – interface entre le monde sensible et le monde intelligible ? Existe-t-il un lien entre ces traditions et l'entre-monde du poème ?

SS : Je vois, je l'ai toujours dit, une unité profonde dans ce qui de l'homme est enracinement fondamental d'une part et, d'autre part, déploiement dans l'épanouissement mental, spirituel et verbal qui le constitue. Il est donc normal que de nombreuses ressemblances/résonances intellectuelles et spirituelles se révèlent aux humains aussi bien dans leurs textes sacrés que dans leurs traditions imaginatives et mentales, au niveau incontournable de l'interface entre monde sensible et monde intelligible. La poésie pourchasse à sa façon le même gibier immatériel et donc le poème se retrouve accointé, le sût-il ou pas, le voulût-il ou pas, avec l'univers incorporel où les hommes ont placé une partie point négligeable de leurs espérances outre-matérielles, la poésie étant dès son point de départ et dans son accomplissement l'une, essentielle, de ces espérances.

CF : Le soufisme a-t-il, chez vous, pour vous, un lien avec la question de l'entre-deux ? Certains aspects de votre poésie me semblent pouvoir être appréhendés par la formule du soufi Pir Vilayat Inayat Khan, prononcée lors d'une conférence, qui reste ancrée dans ma mémoire : vous donnez à voir « ce qui transparaît dans ce qui apparaît ». De même, le bouddhisme zen évoque un dialogue, un concerto, voire une chorégraphie entre la forme et le vide.

SS : Admirable formule que celle du Pir Vilayat Inayat Khan : « Ce qui transparaît dans ce qui apparaît » est l'une des définitions-infinitions les plus significatives du résultat de l'effort spirituel de l'homme à travers toutes ses manifestations. Oui, le soufisme – celui de Djelâl-Eddine Roûmi – est pour moi profondément lié à la question de l'entre-deux. Mais c'est à une citation de Bayâzid, le saint de Bisthâm, né vers 875, que j'aurai cette fois recours : il formule dans les lignes qui suivent, superbement, sa nuit obscure, lignes où il se pourrait bien que se trouvassent résumées toutes les figurations et figures que nous avons rencontrées jusqu'ici : les brèves, les intervalles, les interruptions, les huis, les interstices, tous ces mouvements de l'âme et du cœur sont désignés dans cette violente énigme : « J'atteignis, écrit-il, l'esplanade du non-être (*ysiya*) et je ne cessai d'y voler dix ans jusqu'à passer du "non" dans le "non" par le "non". Plus j'atteignis la privation (*badhyi*) qui est l'esplanade de l'unicité (*tawhîd*), et je ne cessai de voler par le "non" dans le "manque" jusqu'à manquer du manque du manque dans le manque et me trouver privé de la privation par le non dans le non dans le manque de la privation. J'atteignis alors le distancement (*ghaybouba*) de la création d'avec le connaisseur et dans le distancement du connaisseur d'avec la création. » Ouf ! Tout de Jean de la Croix et de Thérèse d'Avila est là. Tout de Mallarmé aussi.

La musique est présente dans ma poésie ainsi sans doute que l'âme de la danse. Elles y sont vivantes et syllabiques. Selon Ibn Arabi : « Sache que les lettres sont une nation parmi les nations. »

CF : *Quel lien existe-t-il entre la danse et votre poésie ? Cette dimension de votre œuvre est-elle pertinente selon vous ? La danse des derviches, qui transforme le corps en énergie, n'est pas sans lien avec l'exploration de la danse contemporaine qui explore l'énergie dans l'entre-deux des corps...*

SS : Les derviches ? Oui... Je me suis elliptiquement exprimé au sujet de leur tournoiement et, selon moi, de son sens vertigineux – création du vide-énergie par le vertige – dans le petit texte placé en prologue de ce texte.

CF : *L'ordre du poème paraît relever d'une géologie, davantage que d'une temporalité (dans la synchronicité, le temps, réversible, n'existe plus) : plis et déplis d'une réalité labyrinthique, multiple et multiforme, à emboîtements infinis, aux cascades ascendantes. Comment*

définiriez-vous votre rapport au temps, lors du travail poétique : est-ce celui de la mort ?

SS : Cela est vrai, oui, oui. J'écris essentiellement en partage de la parole avec la terre. La terre, le sol, la réalité, le réel qui est le plus de réalité, la géologie en qui arbre et femme, mer et falaise se confondent. La mort ? Oui, c'est la mort qui tient la plume, mais la plume est une branche d'arbre, une cuisse vivante de femme buvant à même la source une eau de pluie. Et c'est la cuisse qui boit et la femme, bel orage, brille et pleut.

(Pardon de ces images : il m'est difficile de parler de poésie en jugulant indéfiniment l'émotion.)

CF : Vous rappelez que chaque vers, en arabe, « est une maison, mais une maison libre de murs, qui doit demeurer ouverte à tous les vents et fluide » – à l'image du « refus de l'être à toute prise de figure ». Comment concilier cette forme d'horizontalité immanente avec un absolu, qui à la fois paraît transcendant et semble se refuser à toute domination ? De même le poète paraît être ce sujet anonyme qui n'est nulle part situable – qui entre courageusement dans le « coudoisement des forces » (Artaud).

SS : Le mot « vers » en arabe se dit *beït*, soit « maison ». Le vers est l'unité de mesure du poème arabe classique à qui il arrive, notamment dans la période archaïque, la *jahiliyya*, et dans les temps anciens, d'exploser dans tous les sens, prenant en un rapt rapide (deux, trois ou quatre vers quelquefois) l'une des figurations, voire des figures, insistantes du réel, extérieur au poète ou, au contraire, faisant partie de son monde affectif (souvent plus sensuel qu'affectif) et mental. Cette sorte d'éclatement du dit poétique me paraît correspondre en profondeur au mode de vie, lui-même éclaté, du monde bédouin et à tous les archétypes dont, par la pression des choses, se structure l'inconscient de l'homme voué par nature au jeu des forces qui constitue la nature, nœuds et dénouements comme ceux par lesquels se monte une tente dans l'immensité de l'immanence déserte. Le jour où l'Islam fera son entrée dans le cirque de l'univers citadin, il devra nécessairement, remodelant l'homme, celui en train de naître et peu à peu de changer de statut et de structure, s'intégrer à la civilisation des villes conquises, ou par lui bâties selon de nouvelles vues. Sorti du « coudoisement des forces », magnifique formulation d'Artaud, le

poète à venir, celui d'avant la modernité arabe, continuera à faire partie de cette horizontalité dont il fut sur des siècles l'expression et son effort, chez les plus grands des formulateurs, notamment les mystiques, traduira, faisant sa part au nouvel inconscient surgi de l'intrusion de l'absolu, la verticalité portée par le message coranique. L'adhésion à l'Islam renforcera d'autant la résistance à ce message, et peut-être la poésie monorythmée et monorimée est-elle dans l'évolution des idées et des mœurs, bien ou mal, issue de l'Islam, construite formellement comme une citadelle au service des idéaux neufs ou contre eux, l'académisme de la forme entretenant l'ambiguïté. Il n'empêche que le plus grand poète arabe de tous les temps, Al-Mutanabbî (x^e siècle), sans aller jusqu'à se dire prophète, se proclame, par son patronyme inventé, à partir de *nâbi* (« l'annonciateur »), soit « l'Aspirant à la prophétie ».

CF : *En Occident, le temps, cette instance extérieure, est considérée par Jullien comme une instance hypostasiée qui sert à pallier notre incapacité à porter attention à l'instant et aux changements, aux mouvements de l'intime et de l'infime – mais aussi à accepter l'idée de la mort.*

SS : Jullien, dans le cadre de sa réflexion, a raison philosophiquement parlant. Mais rien que partiellement. Mallarmé le justifie. Baudelaire, fils du temps, infiniment vulnérable, le dément.

CF : *Les écrivains de l'entre-deux, dont vous êtes un éminent représentant, mobilisent des imaginaires culturels différents : s'ils constituent un espace mental de consonances/dissonances, vecteurs de création, les imaginaires culturels qui vous traversent, au confluent de votre réalité socio-historique et de l'espace atopique de la création, trouvent-ils un espace de conciliation ?*

SS : Je suis forcé au choix de la conciliation, ayant dès le départ choisi une position de consonance et, cette consonance – cet accord de moi avec moi-même et d'une de mes traditions culturelles avec l'autre, accord constitué de la convergence réfléchie, méditée, entretenue sans céder pour autant à la concession facile – cette consonance et cet accord difficile mais rendu fluide étant pour moi raison d'être et mode de respiration.

CF : L'interculturalité, telle que vous l'avez envisagée dans votre analyse de la violence méditerranéenne (jusque dans ses développements ultra-contemporains), dans le contact des cultures, des religions et des langues, est rarement pleinement euphorique. Quel avenir, selon vous, pour l'entre-deux des cultures ? pour l'avènement méditerranéen d'une terre du milieu ?

SS : La Méditerranée est pour nous, ses riverains depuis toujours, la figure majeure et symbolique de notre dilemme existentiel. Nous, peuples, races, ethnies, avons toujours vécu à son rythme, tirant de celui-ci, inconsciemment, notre rythme propre. Ce qui, en effet, lie l'homme à l'univers — « intérieur », « extérieur » —, c'est ce rythme binaire qui est le sien. Respirer, c'est s'accorder au cosmos, c'est concilier ce qui a pu paraître parfois inconciliable. La conciliation en Méditerranée est un art — celui de Socrate, celui de Platon, celui d'Aristote, celui de Pythagore et, avant tous ceux-là, celui des présocratiques dont l'immense Héraclite qui a tout pressenti de nos rythmes essentiels pris entre vie et mort. Je crois la Méditerranée jugée par ses propres paradoxes, immémoriaux, et je ne la crois poreuse à l'unité qu'elle se doit de constituer qu'après avoir, dans la violence toujours présente, sans cesse aggravée, réduit ses contradictions qui sont autant d'aspérités renaissantes. Une terre du milieu ? Il n'y a au cœur des terres combattantes et combattues que la mer — elle sise entre tous comme « mer du milieu », ce que son nom veut dire. Pour les cultures qui constituent ses rivages, il n'est pas indispensable, me semble-t-il, qu'elles s'unifient, ce serait là une immense erreur, mais qu'elles se pacifient l'une face à l'autre et qu'elles échangent leurs signes, en maintenant ceux-ci énergiquement pour ce qu'ils sont : les signes d'autant d'identités bienheureusement opposables. Mais... mais, s'il vous plaît vous tous, pas de guerre(s) ! Et vous les fous, les déments, les démons, mourrez de votre démente et faites vite !

CF : Votre poème, dans son exploration de l'entre-deux et dans le dépli de ce qui est impliqué dans chaque réalité — et en ce sens, il est un dégagement du monde — peut-il constituer un engagement vers de nouvelles formes de citoyenneté ? En quoi ? Pourquoi ? Ou alors, les deux paradigmes sont-ils étanches, les deux rives infranchissables ?

SS : Je viens de répondre à cette question. Rien n'est étanche, rien n'est infranchissable : notre chance est là, là notre péril. Je crois à une citoyenneté surplombante : qui du multiple façonne l'un, mais d'unité point mutilée : unité dans et par la poésie.

BIBLIOGRAPHIE

STÉTIÉ Salah, 1993, *L'Interdit*, Paris, José Corti [2012, Éditions du Littéraire].

STÉTIÉ Salah, 2003, *Brise et attestation du réel*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana.

STÉTIÉ Salah, 2009, *Ur en poésie*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins ».

NOTES

1 Dans le texte placé en prologue, *La source des vertiges*.

AUTEURS

Salah Stétié

Poète, essayiste, ancien diplomate

Claude Fintz

ISA/LITT&ARTS, Université Grenoble Alpes

Seconde section : repères théoriques et
méthodologiques pour penser l'entre-deux

L'entre-deux redoublé entre le cosmos et l'humain ou l'intérité cachée

The Redoubled In-Between between the Cosmos and the Human or the Hidden Intevity

Jacques Demorgon

DOI : 10.35562/iris.1405

Droits d'auteur

All rights reserved

RÉSUMÉS

Français

L'entre-deux nous le rencontrons, c'est l'autre. Pour nous, il fut présent dans les formations-recherches interculturelles des Offices des jeunes : franco-allemand, germano-polonais, franco-québécois. L'autre, les ennemis ou les alliés ? Ceux d'hier ou les nouveaux, alors, l'Est et l'Ouest. Leur rivalité pour l'espace nous réfère à l'entre-deux du cosmos et de l'humain ; le cosmos, repère d'entre-deux. En microphysique, à chaque particule, son antiparticule. Le proton en noyau, les électrons alentour mais aussi le neutron. En cosmologie : rayonnement centrifuge des étoiles ; gravitation centripète jusqu'au trou noir. Le monde du vivant n'est pas en reste. De la cellule à l'être pluricellulaire. De la scissiparité à la reproduction sexuée. Entre-deux du monde végétal et du monde animal ; de l'humain ouvert à l'infini et de l'univers plein. Mais s'ils se sentent vides, les humains tombent dans des absolus qui les opposent parfois jusqu'au meurtre de l'autre. L'antidote : vivre, penser, inventer les entre-deux de l'histoire et des civilisations.

English

The in-between, we meet it: it is my neighbour. For me, it was present in the intercultural trainings-searches for the Services of the youths: French-German, German-Polish, French-from Quebec. The others: enemies or allies? Those of yesterday or the new, then, the East and the West. Their rivalry for space referred to us in the in-between of the cosmos and the human being; the cosmos, the mark of the in-between. In microphysics, in every particle, its antiparticle. The proton in core, electrons surrounding but also the neutron. In cosmology: brilliance of spin-dries stars; centripetal gravitation up to the black hole. Le Monde of the alive is not outdone. From the cell to the being pluricellulaire. From the fissiparity to the sexual reproduction. In-between of the vegetable world and of the animal kingdom; of the human being, open to the infinity, and of the full universe. But if they feel empty, the human beings fall in absolutes, which sometimes bring them

to the murder others. The antidote: living, thinking, inventing the in-between of history and of the civilizations.

INDEX

Mots-clés

autre, interculturel, rivalité, cosmos, physique, biologie, humain, infini, absolu, histoire, civilisation

Keywords

the other, intercultural, rivalry, cosmos, physics, biology, human being, infinity, absolute, history, civilization

PLAN

L'enchevêtrement des entre-deux des sociétés dans la deuxième moitié du xx^e siècle

L'entre-deux de l'anthropologie : néoténie (1884) et infini

Absolutisation des fins, perversion de l'humain

L'entre dans la sagesse antagoniste des mythes

Civilisations et humanisations : évolutions de leurs entre-deux

Entre-deux du cosmos

Dynamique de l'entre

Critique de l'interculturel aux deux visages

Identité, altérité et le mot de Couturat (1905) : l'intérité

L'histoire : entre-deux, centralités et « régulations » (v^e siècle av. J.-C.)

TEXTE

« [...] il n'y a plus tant à penser l'être, désormais, qu'à penser l'entre, et cela dans des champs si divers. »

François JULLIEN

(*L'écart et l'entre*, 2012)